LETTRE

DE

M. MARIN LABBÉ

NOMME' PAR LE S. SIEGE

EVEQVE DE TILOPOLIS,

ET

Coadjuteur au Vicariat Apoſtolique

DE LA COCHINCHINE

AU PAPE;

Sur le Certificat de l'Empereur de la Chine.

ET

Sur la neceſſitè de condanner ſans delai toutes les Superſtitions Chinoiſes.

A ANVERS,
Chez les Heritiers de JEAN KEERBERG.

M. D. C C I I.
Avec Aprobation.

AVERTISSEMENT
DE L'IMPRIMEUR.

Tout le monde ſçait combien les Jeſuites ont fait valoir le prêtendu Certificat de l'Empereur de la Chine, qu'ils ont mis au jour depuis quelques mois comme une piéce déciſive, qui leur donnoit gain de cauſe dans la grande affaire qu'ils ont avec les Evêques de la Chine. On en a fait à Rome quelques refutations, & il en eſt parlé dans le ſecond Tome d'un Livre qui porte pour titre : Il diſinganno. *Mais tout ce que j'ai vû là-deſſus n'approche point de ce qui eſt dans cette Lettre, que la Providence m'a fait tomber entre les mains, & que de bon cœur je communique au public. Je puis aſſurer que ceux qui l'ont vûe, & qui s'y connoiſſent, ont trouvé qu'on ne pouvoit écrire plus noblement, plus ſagement, plus ſaintement, plus genereuſement, ni, pour ainſi dire, plus épiſcopalement; & que le mélange de force & de reſpect avec lequel on doit dire la verité s'y fait ſentir à chaque page.*

On voit bien que le vertueux Prelat qui l'a écrite, à évité à deſſein de relever

pluſieurs endroits du Certificat, dont il auroit pû profiter, pour confondre ceux qui l'ont donnè, parce qu'apparemment ces endroits-là ne lui ont pas paru aſſez graves pour être traittez par lui, ou pour quelque autre raiſon que je ne ſçai pas. Mais une des circonſtances les plus remarquables eſt la declaration où les Jeſuites avoüent leur ignorance ſur les Cérémonies de la Chine: Nos homines exteri, cùm ſimus ejuſmodi Rituum parùm periti, ignoremúſque an Scriptum hoc noſtrum cum rei veritate concordet omnimodè, necne..... COMME nous ſommes Etrangers, que nous avons peu de connoiſſance de ces Cérémonies, & que nous ne ſavons pas ſi ce que nous en écrivons eſt parfaitement conforme à la verité.

Que n'ont-ils toujours parlé de la ſorte, me diſoit ces jours paſſez un homme d'eſprit, & que ne parlent-ils de même encore aujourd'hui dans toute l'Europe? Il y a un tems infini qu'ils diſent à Rome du ton le plus affirmatif, & ſans vouloir en démordre, qu'ils ne ſe trompent point; qu'ils ſont ſeurs que les Cérémonies Chinoiſes n'ont rien d'incompatible avec la Religion

Chrétienne; que pluſieurs de leurs Peres ont été trop habiles & trop éclairez dans la langue Chinoiſe pour s'y méprendre; que c'eſt tout perdre que de vouloir abolir ces ſortes de cultes: en quoi ils ne craignent pas de prendre ſur eux, ſur leur conſcience. & ſur leur part du ſalut éternel, s'il y a du mal à les tolerer. Et quand il s'agit d'obtenir d'un Empereur ce qu'ils deſirent, ils font un humble aveu de leur ignorance: Nous pauvres Etrangers, peu inſtruits de cequi ſe paſſe ici..... *Croit-on que ceſoient les mêmes hommes qui parlent, & qui écrivent ainſi?*

Lors qu'ils ſoûtiennent à Rome qu'ils ſavent fort bien ce qu'ils avancent, & qu'ils reconnoiſſent à la Chine qu'ils ne le ſavent pas bien, il faut par neceſſité qu'ils manquent de ſincerité dans leurs diſcours ou à la Chine ou à Rome: & peut-être en manquent-ils à Rome & à la Chine: car il y a bien de l'apparence qu'ils ne ſont ni ſi habiles ni ſi ignorans.

il eût été ſeulement à ſouhaiter, qu'ils euſſent mieux placé ces differentes manières de parler. Il n'y avoit nul danger de dire à Rome qu'ils étoient

ignorans : ils auroient laiſſé finir les diſputes. Il n'y avoit pas un grand inconvenient non plus de dire à la Chine, qu'ils étoient ſavans : ils n'auroient pas trompé ſur cela les Chinois, & on auroit crû tout au plus qu'il étoit queſtion de Mathematiques, ou de quelque autre genre de Litterature. Mais de vouloir être ignorans à la Chine & ſavans à Rome, voilà aſſurément ce qui gâte tout.

Le merveilleux, c'eſt que dans ces matiéres de la Chine ce ſont les Jeſuites de Pekin qui ne ſavent rien, & ceux d'Europe qui ſavent tout.

Mais ce n'eſt pas à moi à me mêler dans des affaires ſi importantes. Je ne fais que raporter ce qu'on m'a dit, & j'avoue que ſi j'avois eu cette lettre-ci en Latin, qui eſt la langue où elle a été envoiée à Rome, je l'aurois imprimée à côté du François, qui ne m'aiant été mis entre les mains qu'un peu tard, n'a pû vous être donné plutôt,

TRES-

TRES-SAINT PERE.

DEpuis que je ſuis ſorti de Rome, & que j'ai quitté les piés de VOTRE SAINTETE', je n'ai été occupé que de la penſée de mon retour dans les Indes. Les Chrétiens que j'ai laiſſez dans la Cochinchine, me reviennent ſans ceſſe à l'eſprit. Je les regarde comme un treſor que Dieu m'a confié; & j'eprouve en moi-même la verité de cette parole de l'Evangile: *Où eſt votre treſor, là ſera auſſi votre* Matth. 6. v. 21.

cœur. Tous mes deſirs ſont de les revoir. Ma patrie eſt devenue à mon égard comme une terre etrangere, où je n'ai de joie qu'en penſant que je n'y ſerai pas encore long-tems.

D'ailleurs tout contribue à m'en ſeparer: Une Mere qui me reſte ſur la terre, âge'e de plus de 88. ans, & en droit dans un tel âge de me demander qu'avant mon de'part je recueilliſſe ſes derniers ſoupirs, a eu le courage de me dire, que la ſeule choſe qu'elle ſouhaitât encore dans le monde c'e'toit que j'allaſſe achever l'ouvrage que Dieu m'avoit fait la grace de commencer. Je rougirois d'avoir moins de zele & moins de generoſitè qu'elle, moi ſur tout qui ai eu l'avantage d'entendre de la bouche de VOTRE SAINTE-

TE' des choſes ſi capables de m'animer.

Pendant que je repaſſois d'Italie en France, on a reçu des nouvelles des Miſſions des Indes, qui marquent que dans le Roiaume où j'ai le plus demeure', il s'eſt eleve' une furieuſe perſecution contre la Religion Chre'tienne. De ſept Miſſionaires François que j'avois laiſſez dans ce Roiaume-là, trois ont deja trouvè dans les priſons une glorieuſe mort: trois autres ſont encore dans les fers, & le dernier qui s'eſt ſauve' dans les montagnes avec M. l'Evêque de Bugie ne peut pas longtems e'viter ou d'être pris ou de mourir. *La Cochinchine.*

Les Paſteurs ainſi frapez, le troupeau ne pouvoit manquer d'être e'trangement diſperſe'. Pluſieurs de ces nou-

veaux fideles ſont entrez dãs le Ciel par un genereux martire ; & ſelon la profondeur des jugemens de Dieu, d'autres ont malheureuſement ſuccombé. Les Egliſes bruleés ou renverſeés ne preſentent de toutes parts à quiconque oſeroit ſeulement prononcer avec reſpect le nom Chreétien, qu'une affreuſe image de la mort: mais j'oſe dire avec une humble cõfiance, TRES-SAINT PERE, que c'eſt cela même qui me preſſe plus vivement de retourner, dans l'eſperance, ou que je ſoutiendrai quelques-uns de ces Chreétiens, ou, ce qui vaudroit encore mieux pour moi, que j'aurai la conſolation de ſouffrir & de mourir avec eux.

Cependant comme l'empreſſement que je dois avoir de partir, ne me diſpenſe

pas de ſuivre les regles de la prudence, je croi devoir expoſer reſpectueuſement, à VOTRE SAINTETE' les raiſons qui m'engagent à uſer de quelque retardement, prêt à ſacrifier toutes mes vúes de's que celui qui me tient la place de JESUS-CHRIST ſur la terre, aura daigné me donner le moindre ſigne de ſa volonte'.

J'avois toujours eſperé, TRES-SAINT PERE, que je remporterois avec moi la deciſion du S. Siege tant deſire'e & tant attenduë, ſur les fameuſes conteſtations de la Chine; & que ce qui auroit e'te' determine' pour ce grãd Empire ſerviroit de regle pour tous les Roiaumes voiſins où regnent à peu près les mêmes abus & les mêmes ſuperſtitions.

Que reprondrai-je, & que

penſera-t-on ſi l'on me voit revenir après cinq. ou ſix ans d'abſence, & après avoir parcouru tant de terres & tant de mers, ſans rien raporter qui puiſſe calmer les eſprits, retablir la paix, & montrer aux Paſteurs & aux Peuples la voie ſûre où il faut marcher?

A quoi m'en tiendrai-je moimême dans la predication de l'Evangile, & dans l'adminiſtration de Sacremens? non pas que je ſois en doute de la verité, ni que je balance un moment à croire que ces Cultes impies que j'ai vûs de mes yeux, & dont on ſe plaint depuis tant d'années, ne ſoient de veritables abominations; mais c'eſt en vain que tant de Vicaires Apoſtoliques & moi le croirons en particulier, ſi nous ne ſommes au-

toriſez par les Decrets du S. Siege. On mepriſe nos Mandemens : on deſobe'it à nos Ordonnances : on ſe rit de nos Cenſures on de'truit ce que nous tâchons d' edifier : on continue d' adminiſtrer les Sacremens ſans aucun pouVoir : on delie les pecheurs que nous avons liez : on jette les choſes ſaintes aux pie's des hommes impurs & ſouillez des ſuperſtitions du Paganiſme, & ce qu'il ya de plus venerable dans la Religion, devient egalement un objet de profanation, & pour ceux qui le donnent, & pour ceux qai le reçoivent.

Irai-je donc encore, TRES-SAINT PERE, ètre le temoin de ces exce's ? Quelle conſolation porterai-je à ceux qui

ſont honorez de la dignité de l'Epiſcopat, & qui ſont dans les Indes la fonction de Deputez du Saint Siege? Auront-ils le courage de ſoutenir plus long-tems les penibles travaux où ils ſont engagez, s'ils ſoupçonnent ſeulement que le Saint Sie'ge les abandonne? Et avec quelle confiance apporteront-ils deſormais aux pie's du Trône Apoſtolique leurs difficultez & leurs plaintes, ſi dans la cauſe du monde la plus importante & (j'oſe le dire) la plus juſte, la plus claire, & la plus criante, il paroît que leurs puiſſants Adverſaires ont eu le credit de tout arre'ter?

Je dis bien plus Ces adverſaires ont osé appeller en jugement leurs propres Juges. Ils devoient ſuivant toutes les regles commencer par

obeïr au Mandement que les Evêques avoient fait. Ils n'avoient tout au plus que la voie de la remontrance, ou de l'appel, pour repreſenter les abus qui ſe fuſſent trouvez dans ce Mandement, s'il y en eût eu, & pendant ce tems là les Evêques en poſſeſſion de l'autorité, demeuroient toujours en leur place, & n'avoient point d'autre perſonnage à ſoutenir que celui de Commiſſaires du Saint Siege, qui avoient executé leur commiſſion. L'injure qu'on leur fait de leur refuſer l'obeiſſance qui leur eſt dûe, ne retombe-t'elle pas ſur le Saint Siege même qui les a envoiez; & au nom duquel ils ont agi?

Si dès le moment qu'on penſe autrement que les Jeſuites, quelque ſuperiorité

qu'on puiſſe avoir à leur égard ; on devient dans les formes partie contre eux, qui pourra maintenir ſon autorité ? S'ils avoient ce droit, il n'y auroit plus ni Paſteurs ni Superieurs ni Evêques ni Legats, ni autres perſonnes encore plus elevées, qui fuſſent à couvert de leurs entrepriſes, & dont ils ne puſſent, quand il leur plairoit, éluder les deciſions.

Lettre à M. le Duc. du Maine p. 148. C'eſt neanmoins, dans cet eſprit qu'ils n'ont pas craint de dire, *Que jamais Rome ne decideroit rien ſur ces matieres qui les obligeât, puiſqu'ils pourront toujours proteſter auſſi bien que leurs Adverſaires qu' elle n'a pas eté fidellement informée de la verité des faits* : & que parlant encore plus clairement & plus hardiment dans l'Avertiſſement qui precede la Sup-

p. 2.

plique qu'ils ont preſente'e aux Cardinaux contre l'expoſé dreſſe' par la Congregation du S. Office, ils declarent qu'*ils ne prennent aucune part à tout ce qui ſera prononce' ſur un tel expoſe'.*

Le pis eſt, qu'ils enſeignent aux nouveaux Chre'tiens cette e'trange maniere de deſobe'ir. Ceux de *Focheou*, fort peu inſtruits ſur tout le reſte, l'e'toient aſſez ſur cet article, pour dire qu'ils n'e'toient pas obligez de ſe ſoumettre au Mandement de M. l'Evêque de Conon avant la deciſion du Pape, & qu'ils ne le feroient pas même encore après, juſqu'à ce que quelqu'un des Peres qui les gouvernoient, eût e'te' à Rome repreſenter leurs raiſons. *D. Epiſc. Conon. Epiſt. ad S.C.*

Ces Peres toutefois diſent aſſez volontiers qu'ils ſe

ſoumetront à ce que V.S. decidera tant qu'ils croient avoir entre les mains dequoi l'empêcher de decider : mais pour peu que la crainte d'un jugement prochain les ſaiſiſſe ils parlent un autte langage *Si Rome nous condannoit*, dit un de leurs Viſiteurs dans une lettre qu'on a de lui en original, *je ſerois le premier à ſortir de la Chine plutot, que de changer*. Ils y demeurent cependant, parce qu'ils ſont perſuadez qu'à force d'entaſſer difficultez ſur difficultez, ils viendront à bout, comme ils l'ont fait juſqu'ici, d'empêcher la deciſion.

A Dieu ne plaiſe que je faſſe rien retomber de ces delais ſur les Saints Pontifes que Dieu a donnez a ſon Egliſe, & bien moins encore ſur celui qui la gouver-

ne aujourd'hui ſi ſaintement Que plutôt ma langue s'attache à mon palais, que de prononcer jamais une parole moins reſpectueuſe qu'il ne faut contre l'Oint du Seigneur, dont les grands talents & les excellentes qualitez honorent le miniſtere qu'il remplit, & la place eminente qu'il occupe. Je ſçai tout au contraire, que le cœur de V. S. ſouffre etrangement de toutes les formalitez gênantes, mais neceſſaires, qui donnent lieu à ces malheureux retardemẽs Je ſçai quedepuis qu'Elle a e'te' eleve'e malgre'elle ſur le Trône de S. Pierre, Elle n'a pas interrompu d'un ſeul jour le cours de cette importante affaire; & qu'elle à preſſe' les Cardinaux à-tems & à-contre-tems de tenir les Congregations, &

de ne rien omettre pour avancer l'èclairciſſement & la deciſion des difficultez. mais je ſçais en méme tems que ceux qui ſont intereſſez à rendre l'affaire eternelle, ne negligent aucun artifice pour la prolonger ; qu'après avoir repreſente' à cent repriſes differentes, & diſtile', pour ainſi dire, goute-à-goute tout ce qu'ils avoient à propoſer, ils ont fait venir par de nouvelles intrigues de nouveaux obſcurciſſemens de la Chine, & qu'ils en promettent encore d'autres par les vaiſſeaux qui arriveront les anne'es ſuivantes.

Je parle, TRES-SAINT PERE, du Certificat de l'Empereur de la Chine que ces Peres viennent de faire imprimer en divers endroits de l'Europe, & en toutes ſortes de langues.

Un têmoignage, dit-on, de l'Empereur de la Chine! A un ſi grand nom tous les eſprits ſont frappez d'étonnement. On ne voit pas qu'il y ait là de repartie. La deciſion de Rome ne paroît preſque, plus neceſſaire. Car en fin outre que cet Empereur eſt à la tête du plus grand Empire du monde, il eſt le Chef de la Religion de ſon Païs, & d'une Religion que les Jeſuites aſſurent être la même dans ſes principes & dans ſes points fondamentaux que la Religion Chrétienne. Toutes les Paroles de ce Prince ſont reçues comme des oracles: ce ſeroit un crime de ne s'y pas rendre; & ſur cela les Jeſuites & leurs amis repandent de toutes parts, qu'il eſt evident enfin qu'ils avoient raiſon: que leur cauſe

Hiſt. de l'Edit. de l'Empereur. pag. 107

eſt gagne'e, & que les Vicaires Apoſtoliques vont être revoquez pour leur avoir ſuſcité mal à propos une ſi mechante affaire.

Il eſt difficile d'emploier des moiens plus capables de faire illuſion, & je doute qu'on puiſſe fournir quelque exemple où l'on en ait emploie' de plus puiſſants.

Permetez-moi, TRES-SAINT PERE, de repandre dans le cœur paternel de V. S. le *juſte* ſujet de ma plainte ſur la conduite que les Jeſuites tiennent en cette occaſion, & de faire quelques reflexions ſur la nouvelle pie'ce qu'ils produiſent, V. S. fera de ces reflexions tel uſage qu'Elle jugera à propos. Daignez ſeulement les recevoir de loin avec la même bonte' que j'ai plus d'une fois eprouve'e lors que j'e'tois pro-

che, & qui Vous a attiré juſqu'ici cet eloge ſi digne d'un Vicaire de JESUS-CHRIST: De n'avoir jamais rebuté perſonne.

Toute la force de nos Adverſaires eſt dans les Princes & dans les Empereurs de la terre, & toute la mienne eſt en Dieu & en VOTRE SAINTETE'.

Voici le magnifique Certificat dans la forme où les Jeſuites l'ont donné. Je le remets ſous les yeux de V. S. parce qu'il doit ſervir de fondement aux reflexions que je vais faire.

Declaration touchant quelques Cérémonies Chinoises, selon le sens dans lequel les Peres de la Compagnie de Jesus les ont permises jusqu'ici, presentée à l'Empereur Cambi le 30. Novembre 1700.

QUoi que les savans de l'Europe aient entendu parler des cérémonies dont les Chinois ont coutume de se servir pour honorer le ciel, Confucius, & leurs Ancêtres; cependant parce qu'ils ne penetrent pas assez l'esprit & le vrai sens de ces cérémonies, ils nous ont écrit en ces termes:

« Comme la magnificence & la bonté du grand Empereur de la Chine est connue par toute la terre, & que la reputation de son nom & de son admirable sagesse est répandue par tous les Etats du monde, il paroit que l'usage de ces cérémonies doit être appuié sur quelque raison. Ainsi nous vous prions de nous donner une explication nette sur chacune en particulier.

Voici ce que nous leur repondons,

Lors que les Chinois honorent Con-

fucius, ils le font pour marquer le reſpect qu'ils ont pour lui à cauſe de la doctrine qu'il leur a laiſſée. L'aiant reçue de lui, cette doctrine, comment ſe pourroit il faire qu'ils ne lui rendiſſent pas les honneurs qui lui ſont dûs, en ſe mettant à genoux, & en baiſſant la tête juſqu'à terre? Voilà la veritable raiſon de ces honneurs, c'eſt que tout l'Empire de la Chine regarde & reſpecte Confucius comme ſon Maître. C'eſt le vrai eſprit dans lequel les Chinois l'honorent, & non point pour lui demander de l'eſprit, des lumieres, ou des charges.

Pour ce qui regarde les libations & les autres cérémonies qu'ils font en l'honneur de leurs Parens defunts, ils les pratiquent pour marquer l'amour & le reſpect qu'ils ont pour eux, & pour témoigner leur reconnoiſſance à ceux qui ſont les Chefs de leur race & de leur famille. C'eſt pour cela que les anciens Empereurs ont inſtitué des cérémonies ſolennelles, qui doivent s'obſerver chaque année en certains tems marquez, l'Hiver & l'Eté, pour honorer les morts, ſoit par les enfans à légard de leurs Peres & Meres, ſoit par les freres & les autres parens, à l'égard de leurs proches & de leurs amis; & on ne s'eſt point propoſé d'autre fin enétabliſſant ces cérémonies que de marquer par là juſqu'où va l'affection qu'on a pour ſes proches.

Pour ce qui eſt des Tablettes qu'on dreſſe en l'honneur des Parens & des Ancêtres, nous disons que les Chinois le font, non pas parce qu'ils croient que les ames des morts y reſident ou viennent s'y placer, ni pour demander quelque avantage, mais ils mettent des viandes & des preſens devant cette tablette, afin qu'en leur marquant l'amour, & le reſpect qu'ils ont pour eux, de la même maniére que s'ils étoient encore en vie & qu'ils fuſſent preſens, ils faſſent voir le regret conſtant & continuel qu'ils ont d'avoir perdu les chefs de leur famille.

A l'égard des ſacrifices que les anciens Rois & Empereurs avoient coutume d'offrir au Ciel, ce ſont ceux que les Philoſophes Chinois appellent KIAO-CHE', c'eſt à dire, les ſacrifices qu'on fait au Ciel & à la Terre, par leſquels ils diſent que le CHAM-TI, ou le ſouverain Seigneur eſt honoré: & c'eſt par cette même raiſon que la Tablette devant laquelle on offre ces ſacrifices, porte cette inſcription, Au CHAM-TI, c'eſt à dire, Au ſouverain Seigneur.

D'ou il eſt évident qu'on n'offre pas ces ſacrifices au Ciel viſible & materiel, mais ſeulement au Seigneur & à l'Auteur du Ciel, de la terre & de toutes choſes. Et comme par la crainte & le reſpect qu'ils ont pour

lui, ils n'oſent pas l'appeller directement par ſon propre nom, ils ont coutume de l'invoquer ſous le nom de Ciel ſuprême, de Ciel bienfaiſant, de Ciel univerſel. De la même maniére que quand on parle avec reſpect de l'Empereur, on ne l'apelle pas par ſon nom, mais on dit LES DEGREZ DE SON TRÔNE, LA COUR SUPREME DE SON PALAIS. Or ces noms quoique differents, ſi l'on regarde les termes, ſont cependant les mêmes, ſi on regarde leur ſignification.

Cela fait voir clairement que la Tablette que l'Empereur nous fit autrefois l'honneur de nous donner, dans la quelle il avoit écrit de ſa propre main, KING-TIEN, ADOREZ LE CIEL n'avoit point d'autre ſens que celuici, ADOREZ LE SEIGNEUR DU CIEL.

Comme nous ſommes étrangers, & ſujets cependant de l'Empereur, que nous avons peu de connoiſſance de ces cérémonies, & qne nous ne ſavons pas ſi cet écrit que nous lui preſentons, eſt parfaitement conforme á la verité, nous ſuplions tréshumblement Sa Majeſté, de vouloir bien nous inſtruire elle même, & corriger cette réponſe, ſi elle s'éloigne en quelque choſe du veritable ſens des Chinois.

Requête preſentée à l'Empereur.

PHilippe Grimaldi, Thomas Perreyra, Antoine Thomas, Jean François Gerbillon, & tous les autres Européans, après une meure deliberation, voulant envoier cet écrit en Europe, & ſouhaitant ſavoir le ſentiment de l'Empereur ſur ce qu'il contient, le Mandarin ITESCHSCEN l'a traduit de Chinois en Tartare, avec ſon Collegue TCHANG-TCHANG-TCHOU, l'a preſenté à l'Empereur pour le lire, & a ajouté ce qui ſuit, au nom de tous les Européans.

" Les lettres qu'on nous a écrites d'
" Europe portent, qu'on y a appris
" tout ce que la renommée publie des
" grandes qualitez de l'Empereur de la
" Chine, de ſon courage, de ſa ſageſ-
" ſe, de la parfaite connoiſſance qu'il
" a des livres & de toutes les ſciences;
" mais parce qu'on n'y connoît pas le
" vrai ſens des ſacrifices & des cérémo-
" nies qui ſe pratiquent à la Chine,
" on nous prie d'en envoier une ex-
" plication nette & diſtincte.

" Mais comme cette matiére regarde
" les coutumes de l'Empire, & que nous
" ne ſavons pas ſi nous avons fidele-
" ment expliqué le ſens de ces cérémo-
" nies, nous n'oſons pas envoier une
" réponſe qui ne ſoit appuiée que ſur

notre autorité particuliére. C'eſt « pourquoi nous ſupplions très-humblement Votre Majeſté de vouloir « bien nous inſtruire elle-même. «

Tout ceci aiant été raporté de cette maniére à l'Empereur, Sa Majeſté a ainſi répondu.

Edit de l'Empereur.

CE qui eſt contenu dans cet Ecrit, eſt très-bien & très-conforme à la grande Doctrine. Rendre ſes devoirs au Ciel, à ſes Seigneurs, à ſes Parens, à ſes Maîtres, & à ſes Ancêtres, c'eſt une loi commune à tout le monde. Les choſes, qui ſont contenues dans cet Ecrit ſont très-vraies, & il n'y a rien à corriger.

L'année 39. de Camhi, le 20. jour de la 10. Lune (C'eſt à dire, le 30. Novembre 1700.)

Nous ſoûſſignez Prêtres de la Compagnie de Jesus, à qui cet Edit à été legitimement ſignifié, certifions avec ſerment la verité de tout ce que deſſus, le 2. Decembre 1700.

PHILIPPE GRIMALDI, *Recteur du College, & ſubſtitut du Vice-Provincial, Italien.*

THOMAS PERREYRA.

ANTOINE THOMAS, *Superieur de la Maiſon Orientale, Flamand.*

JEAN FRARÇOIS GERBILLON, *François.*

JOACHIM BOUVET *François,*

Telle eſt la piece que les Jeſuites veulent qu'on regarde cõme deciſive, & qu'ils appellent le temoignage le plus authentique qu'on pût deſirer de la rectitude de leurs ſentimens, & de leur parfaite innocence.

Si cela eſt, ils n'ont donc plus beſoin d'autre choſe. Ils doivent donc ſouhaiter ardemment qu'on veuille s'en tenir là, & ils n'auront jamais de conjoncture plus favorable que celle-ci pour obtenir que le S. Siege parle definitivement ſur les cérémonies Chinoiſes.

J'ai demandé aux Directeurs du Seminaire de Paris s'ils n'auroient pas de repugnance à prendre ces momens ſi deſavantageux en apparence à la cauſe qu'ils ont adopte'e, pour inviter les Je-

ſuites à e'crire avec eux en commun une lettre à V. S. afin de lui demander humblement & inſtamment un Decret irrevocable.

Ils ont acceptè avec joie ma propoſition, & dès le lendemain ils m'ont mis entre les mains la lettre ſuivante ſigne'e d'eux. Ils ont e'crit en même tems à leur Agent à Rome pour le charger de porter une ſemblable lettre au Rme. P. General de la Compagnie, afin de le preſſer de joindre ſa ſignature à la leur. Dieu veuille qu'il accepte le parti.

TRES-SAINT PERE,

LE General de la Compagnie de JESUS au nom de toute ſa Société, & les Directeurs du Seminaire des Miſſions Etrangeres établi à Paris, comme Procureurs-nez des Evéques François Vicaires Apoſtoliques dans la Chine viennent, enſemble ſe jetter aux piés de VOTRE SAINTETE', & la conjurer avec les derniers inſtances de vouloir bien terminer le plutôt qu'il ſe pourra la grande affaire de la Chine par un Decret abſolu, contradictoire, & en toute maniére irrevocable, ſans attendre aucune nouvelle production de piéces, de quelque nature qu'elles puiſſent être, s'engageant avec toute la ſincerité poſſible & par les promeſſes les plus fortes, à obéir aveuglément & ſans replique à ce qui ſe-

ra decidé ; & conſentant dès à preſent que les premiers qui manqueront à cette obéiſſance exacte, encourent l'indignation du St. Siége, & ſoient jugez à jamais indignes d'être employez à la predication de l'Evangile.

Comme nous uniſſons tous ici. TRES-SAINT PERE, nos cœurs, & nos voix au pié de votre Trône, nous les unirons devant la Majeſté de Dieu pour lui demander qu'il donne à VOTRE SAINTETE' pour recompenſe de ſon zéle, une vie auſſi remplie de merites & de grandes actions, que nous ſouhaitons qu'elle ſoit longue & heureuſe pour le biẽ de toute l'Egliſe.

TRES-SAINT PERE,

De Votre Sainteté

Les très-humbles, très obéiſſans & très-devoués Fils & Serviteurs les Superieurs & Directeurs du Seminaire des Miſſions Etrangeres.

Mais pour revenir au Certificat, il s'en faut bien, TRES-SANIT PERE, que regarde avec quelque forte d'attention il ſoit dans la verité ce que les premieres apparences ſemblent promettre. Pour le laiſſer jouir de toute la reputation que les Jeſuites lui avoient donné, le ſecret auroit été d'en parler toujours & de ne le montrer jamais, où de ne le montrer qu'à un tres-petit nombre de perſonnes qui puſſent ſeulement rendre temoignage qu'ils l'avoient vû: car quiconque le lit & l'examine, eſt tentè auſſi-tôt de dire: N'eſt ce que cela? Mais ces Peres en le donnant au public ont compté ſur la multitude des Eſprits ſuperficiels qui parcourent tout & qui n'approfondiſſent rien. Ou ils

ont crû que le Nom de l'Empereur de la Chine, bien ou mal placé, tiendroit toute la terre dans un reſpectueux ſilence.

Je dois ſçavoir, puiſque je dois l'apprendre aux autres, quel reſpect il faut rendre aux Souverains: que ce n'eſt pas en vain qu'ils portent l'épée: que le ptopre de la Religion Chrêtienne eſt d'attacher les ſujets aux Princes, non-ſeulement par les liens de la conſcience, qui de tous les liens ſont inconteſtablement les plus forts: que non ſeulement il faut honorer ſes Maîtres lors qu'ils ſont bons & equitables, mais lors même qu'ils ſeroient injuſtes, perſecuteurs & tyrans, & que c'eſt dans ces occaſions qu'il faut enſeigner aux peuples, que ſe-

1. Petr. 2. v. 17. Rom. 13. v. 1. & 4. v. 5.

1. Petr. 2. v. 18.

lon la parole des premiers defenſeurs de notre ſainte Religion, il eſt du devoir d'un Chrêtien de ſçavoir mourir & de ne ſçavoir pas ſe revolter.

Mais independamment de cette loi generale de la charité & de la ſoumiſſion envers les Princes, celuy qui regne aujourd'huy ſi glorieuſement dans la Chine, merite d'être honoré par ſes grãdes qualitez, & par la bonté qu'il temoigne à ceux qui font profeſſion de la Religion Chrêtienne. Ni moi ni nul de ceux avec qui j'ai quelque liaiſon, ne lui refuſerons jamais les louanges qui lui ſont dues.

Après tout il ne me paroit pas que je ſois expoſé ici à aucun danger de lui manquer de reſpect. Il n'y a pas même

lieu d'appliquer la parole du Sauveur: *Rendez à Ceſar ce qui eſt à Ceſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu.* ‖Matth. 22. v. 21.

Je ne vois dans ce pretendu Certificat ni l'image ni la ſouſcription de Ceſar. Je n'y vois ni la ſignature ni le ſceau de l'Empereur. Ce ſont des hommes interpoſez qui parlent & qui rapportent ce qu'on leur a repondu. En un mot c'eſt un oüi dire. Il me ſemble qu'une piece qui devoit faire foi à cinq ou ſix mille lieües, meritoit bien quelque choſe de plus ſolide & de plus autoriſé. Cependant c'eſt à cette piece informe que les Jeſuites ne craignent pas de donner, de leur autorité privée, le nom éclatant de Decret ou d'Edit de l'Empereur.

Je ſuis un peu ſurpris que ces Peres, qui inſinuent ſi

ſouvent qu'ils ont beaucoup d'accez aupres de la perſonne de ce Prince, ni lui aient pas parlé eux-mêmes ſur une affaire qui devoit leur paroître de quelque importance pour eux, & encore plus pour la Religion. Pourquoi ſe ſervir de l'entremiſe de tierces perſonnes? Ce qui vient par un Canal êtranger eſt toujours moins ſûr: il eût mieux valu avoir ce temoignage, comme on dit, de la premiere main & de la bouche même de l'Empereur. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Jeſuites temoins & parties, au nombre de cinq atteſtent que les Mandarins leur ont rapporté la reponſe de l'Empereur: & dans une des dernieres editions du Certificat ils ont fait ajoûter une autre atteſtation faite

en Europe, par où il paroît que la ſignature de ces cinq Peres eſt veritable; comme ſi c'étoit ſur cela que le doute dût tomber. Ils pouvoient faire ſigner cent de leurs Peres ſans que perſonne ſe fût aviſé de leur conteſter la ſignature d'un ſeul. Precaution qu'ils ne peuvent avoir priſe que pour ſe defendre du ſoupçon que quelques perſonnes d'un grand rang & d'un grand merite ont eu que cette piece avoit été faite à Paris ou à Rome.

Que ne menoient-ils avec eux à l'Empereur quelqu'un des Vicaires Apoſtoliques, quelqu'un des Religieux françois, quelqu'un des Religieux de S. Auguſtin, de S. Dominique, de S. François, qui ſont dans la Chine? Alors leur Certificat eût reçû un degré de

ſorce qu'il n'a pas. Que ne le faiſoient-ils du moins legaliſer par l'Evêque de Pekin, puiſque c'étoit dans ſa Ville Epiſcopale que tout cela ſe paſſoit?

Mais quel beſoin a-t'on, reprendra quelqu'un, de tant de formalitez? Ne doit-on pas en croire ſur leur parole des Prêtres, des Religieux, des Apôtres? Ici, TRES-SAINT PERE, la plaie de mon cœur ſe rouvre, & je ſens renouveller la douleur que je porte en ſecret depuis tant d'années. Non ſeulement des Prêtres & des hommes Apoſtoliques, mais un ſimple Chrêtien devroit être plus ſûr dans ſa parole, & d'une autorité plus forte & plus inconteſtable que tous les actes publics, & que toutes les authenticitez que la ma-

lice du cœur humain a forcé les Legislateurs d'inventer. Voici pourtant ce que le Rme. Pere Ciceri Jesuite, Evêque titulaire de Nanquin écrit des Relations que ses propres Peres ont fait imprimer en Europe.

Si je me trompe dans mes vues, Monseigneur, écrit-il à M. l'Evêque de Conon, *c'est que je n'ai pas connoissance de ces huit millions d'ames Chrétiennes, de ce concours de Gentils qui viennent en troupes demander le bateme, de cette multitude d'Eglises que les Mandarins encore infidéles batissent au vrai Dieu, ni de celle que l'Empereur fait bâtir lui-même dans son Palais, ni des Ministres de l'Evangile qu'il tient près de sa personne, ni de ces Princes de sang Roial qu'on dit avoir été ba-*

P. *le Gomte; Mem. de la Chine tom. 2. p. 42. & suiv.* PP. *Bouvet, le Gobien & autres*

Se nisto eu me engano he porque nano tenho noticias dos oito milliones destas almas Christianos, do concurso à tropas dos Gentios à pedir o baptismo, das muytas Igrejas, que ao D. verdadeyro levantano os Mandarinos ainda Gentios,

daque o Emperador mandou edificar dẽtro do seu Palacio, tendo de mais perto da sua pessoa os Ministros do Evangelho, dos Principes do sãgue Real ia bautizados: da sũma paz e liberdade em propagar a nossa sãta fè com grãdes esperanças de em breve se converter todo o Imperio, da Idolatria que em todas as partes deste Oriente está em punto de cair. E cauzas semelhãtes que V.S. Ill. ha de estranhar se publiquem em Europa e se representem em Roma cõ

tisez, ni de cette profonde paix, & de cette entiere liberté dont on joüit dans la propagation de notre sainte foi, ni de ces grandes esperances de la prompte conversion de tout l'Empire Chinois, & de la chute prochaine de l'Idolatrie dans tout l'Orient, & autres choses semblables que V. G. trouvera sans doute étrange qu'on ait répandues en Europe, & debitées à Rome contre l'évidence de ce que nous savons par experience dans la Chine. Car enfin je ne pense pas qu'il se soit converti une seule ame en consequence de la liberté que l'Empereur a accordée en faveur de la Religion de JESUS-CHRIST; *& on n'a pas vû cesser pour cela les avanies & les persecutions des Mandarins. Combien nous en a-t-il couté pour secourir les Provinces de*

Xantum, de Xamſi, de Che-kiam, de Xianſi. J' ai encore connoiſſance de beaucoup d' autres faits entierement contraires à ce qu' on en dit en Europe; mais il n'eſt pas neceſſaire de les raporter ici, parce que perſonne de nous ne les ignore.

dencia do que todos experimẽtamos na China, aonde em virtude da liberdade da noſſa ſanta ley cõcedida pollo Emperador, cuido que ſe nao converteo huna alma, non ceſſarano as moleſtias e perſeguicones dos Mandarinos. E quanto cuſtou em lhes acudir nas provincias de Fantum, Xamſi, Chelciam, Kiamſi. Nem he neceſſario referir aqui outras muytas noticias totalmente contrarias ás ſobredi, que eu tenho, porque todos as temor.

M. l'Evêque de Roſalie, qui envoie ce temoignage aux Cardinaux de la ſacrée Congregation, ajoute dans la lettre qu' il leur écrit : *Ce que M. l'Evêque de NanKin dit de la Chrétienté de la Chine, comme d'une Chrétienté peu nombreuſe, encore tendre, toujours nouvelle, & comme étant, pour ainſi dire, dans le berceau, me paroît ſi évident, qu'il me ſemble qu'il*

Quod D. Epiſcopus dicit de parva, tenera & ſemper nova chriſtianitate quæ adhuc velut in incunabulis verſatur, ita evidens eſt, ut mihi videatur

caml, eorũ æneã esse debere qui tãtas falsitates scribunt, quæ in Europâ vulgãtur; & iis præsertim utûtur ut Eminẽtiæ Vestræ decipiantur spe vanâ proximæ Sinarum Imperatoris & ipsius Chinæ cõversionis, utq; abducantur a mediis idoneis assumẽdis ad Sinicas superstitiones ex hac Christianitate evellendas, quarù avulsio dicitur proximæ illi hujus Imperii cõversioni. Ac certè maximè optandũ esset ut Eminentiæ Vestræ districa animadversione hanc scribendi & tot falsitates evulgandi licentiam reprimerent.

faut avoir un front d'airain pour écrire, comme quelques-uns ont fait, tant de fauſſetez qui ſe publient dans toute l'Europe, & dont ils ſe ſervent principalement pour tromper Vos Eminences par une vaine eſperance de la prochaine converſion, non ſeulement de l'Empereur de la Chine, mais auſſi de tous ſes Etats, & pour les detourner de prendre les moyens propres à retrancher de cette Egliſe naiſſante les ſuperſtitions qui y regnent, en aſſurant que de vouloir les retrancher c'eſt mettre obſtacle à la prompte converſion de ce grand Empire, dont on les flatte. En verité il ſeroit à ſouhaiter que Vos Eminences reprimaſſent par une punition ſevere la licence qu'on ſe donne d'écrire tant de choſes fauſſes.

Mais ſans vouloir charger les Jeſuites du ſoupçon que ces temoignages peuvent jetter dans l'eſprit par rapport au Certificat, n'eſt-il pas fort naturel de craindre que les diverſes traductions par ou il a paſſé, ne l'ayent beaucoup altere': en Chinois, en Tartare, en Latin, en Italien, en François. Voilà bien des trajets où il peut avoir laiſſé quelque choſe ſur ſon paſſage. Qui ſçait de plus, ſi les deux Mandarins l'ont bien expoſé? Si l'Empereur l'a bien entendu ? Si même il s'eſt mis fort en peine de le bien entendre, ou ſi voiant que les Jeſuites donnoient en pluſieurs choſes dans ſon ſens, il n' a pas été bien aiſe à ſon tour de leur faire un plaiſir qui ne lui coutoit rien, & de ſe debaraſſer de

leurs demandes, en diſant qu'ils avoient bien repondu, peu touché d'ailleurs de ce qui devoit ſe paſſer à ſix mille lieues de lui. Qui ſçait ſi les Jeſuites eux-mêmes en ont fait une verſion bien exacte?

On a à Rome un exemple tout récent dans la traduction qu'ils ont donnée de l'eloge du Pere Adam Schall, de la maniére dont ces Peres ſçavent traduire. Car dans le livre intitulé, *Monumenta Sinica*, ils tournent ainſi les paroles Chinoiſes que l'Empereur addreſſoit aux Mânes du P. Adam: *Et comme vous êtes intelligent, c'eſt à dire, que vous reconnoiſſez fort bien l'affection que j'ai pour vous, j'ai la confiance que ce que je vous offre vous ſera agreable, & ſera*

p. 240.

Et ut es intelligës (id eſt mei erga te animi conſcius) id tibi gratum acceptumque cõdo.

bien reçû de vous. Au lieu que dans un autre livre qui porte pour titre, *Innocentia victrix*, plus ancien, composé par eux-mêmes dans un tems non ſuſpect, & imprimé à Canton en Chinois & en Latin, par le Pere Govea, alors Vice-Provincial de la Compagnie de JESUS dans la Chine, les mêmes paroles ſont traduites en ces termes : *Et par ce que vous êtes tel que vous connoiſſez encore à preſent les ſentimens de mon cœur, vous pouvez certainement venir & recevoir ce que Nous vous offrons*. Ces paroles, *vous pouvez certainement venir*, ont paru aux nouveaux Traducteurs capables de les incommoder dans la cauſe qu'ils ſoutiennent, & de les y faire même ſuccomber, en prouvant que

p. 29. & 30.

Et quando is es, qui etiam nũc percipias sẽſum animi mei, potes utique venire s & quæ determinus ſuſcipere

les Chinois croient veritablement que les eſprits des Morts viennent recevoir les oblatiõs qu'on leur fait, & ils ont penſé qu'ils pouvoient ſans façon les retrancher, ne ſoupçonnant pas alors qu'il y eût à Rome aucun exemplaire du livre, *Innocentia victrix*. La divine providence cependant a permis qu'il s'en ſoit trouvé deux, dont l'un eſt encore dans la bibliotheque du Vatican, où l'on dit qu'il a été apporté avec un grand nombre d'autres livres curieux que la Celebre Reyne de Suede laiſſa en mourant à cette fameuſe bibliotheque. J'avois l'honneur d'être aux piés de V.S. TRES-SAINT PERE, le ſecond Dimanche de Septembre dernier, lors qu'on lui fit voir cette falſification manifeſte,

nifeſte, & je n'oublierai jamais ce qu'Elle dit en cette occaſion.

Elle eût encore êté plus ſurpriſe ſi en même tems on lui eût montré une autre infidelité plus incroiable dans la citation d'un paſſage du Pere Intorcetta: car au lieu que ce Pere dãs ſon livre met expreſſement, *les Empereurs & les Rois morts*, ils ont mis eux dans un de leurs Ecrits imprimez, où ils rapportent ce paſſage, *les Empereurs & les Rois vivans*, par ce qu'en cet endroit ils avoient intereſt de montrer que les cérémonies qui ſe font pour les Morts, ne different en riende celles qui ſe font pour les Vivans.

p. 59.

Expoſit. facti p. 87 alter. Edit. 79.

Ce n'eſt pas ici le lieu de rapporter à *V. S.* cent autres falſifications, variations, &

contradictions ſemblables ; mais je ne ſçaurois m'empecher de relever celle qui ſe preſente naturellement dans les diverſes Editions du Certificat même dont il s'agit. Ils avoient avancé hardiment dans les Editions de Rome, que la Reponſe de l'Empereur avoit déjà été publiée par toutes les provinces de la Chine, & ſignifiée perſonnellement à M. Maigrot, donnant à entendre par-là qu'ils avoient des preuves ou des nouvelles certaines de cette publication, & qu'elle s'étoit faite par autorité publique. Comme neanmoins on leur à fait voir que nõ ſeulement ils ne pouvoiẽt avoir rien de certain là deſſus, mais encore qu'une pareille publication étoit egalement abſurde & impoſſible : que de

plus les Vicaires Apoſtoliques & les Miſſionaires Italiens qui ont écrit de la Chine près de deux mois après la datte du Certificat, ne marquent pas qu'ils en aient eu la moindre connoiſſance, & n'en diſent pas un ſeul mot, temoignant au contraire qu'il eſt important de condanner au plutôt toutes ces Cérémonies, ils ont varié dans la traduction françoiſe, & devenus un peu plus circonſpects & plus timides, ils ſe ſont contentez de dire, qu'il n'y avoit pas lieu de douter que cette declaration de l'Empereur ne fût publique dans toute la Chine, & qu'elle n'eût été juridiquement ſignifiée à M. Maigrot.

E come la medeſima ſi ſpoſta e gia ſtata publicata per tutte le Provincie della Cina, ed intimata perſonalmente, à Monſign. Carlo Megrot.

Et quoniam eadem reſpõſie per omnes ĩã Sinenſis. Regni Provincias promulgata fuit, ac nominatim Ill. D. Megrot denunciata

Et comme il n'y a pas lieu de douter que cette declaration de l'Empereur ne ſoit publique dans toute la Chine, & qu'elle n'ait été juridique

ment ſignifiée à M. Maigrot.

Ils n'ont pas même épar-

gne' le diſcours que VOTRE SAINTETE' a fait devant les Cardinaux en declarant le Patriarche d'Antioche, quelque veneration que tout le monde Chre'tien doive avoir pour les moindres paroles qui ſortent d'une bouche ſi ſacre'e.

Ils nous ont fait un grand plaiſir, auſſi-bien qu'à tout le public, de faire imprimer ce diſcours traduit en François; mais ils devoient nous faire la grace toute entiere en le traduiſant fidelement, & ne pas laiſſer voir comme ils ont fait, qu'en cherchant la gloire de VOTRE SAINTETE', ils n'oublioient pas leurs interêts. Car au lieu que V.S. avoit parle' très-ſagement en diſant: Les Princes des païs infideles laiſſent croître la moiſſon Evangeli-

que, comme nous l'avons entendu dire; VOTRE SAINTETE' ne voulant pas prendre ſur elle même de garantir la certitude de ce raport; ils ont retranche' ces dernieres paroles, *Ut audivimus; comme nous l'avons entendu dire*, pour rendre VOTRE SAINTETE' en quelque ſorte reſponſable de tout ce qu'ils ont publie' en Europe des grands progrez de la foi dans la Chine.

Et au lieu que VOTRE SAINTETE' avoit dit ttès-veritablement & très-conformement au texte ſacre' que Dieu avoit excite' l'eſprit de de Cirus Roi des Perſes, à faire publier même par ecrit dans tous ſes Etats, VOTRE SAINTETE' laiſſant à entendre ce que l'Ecriture explique dans la ſuite, c'eſt à di-

re, que les Juifs pouvoient retourner à Jeruſalem pour y retablir le temple de leur Dieu, de qui Cirus lui-même reconnoiſſoit avoir reçu l'Empire : ils ont ajoute' *la Loi ſainte*, en marquant que Cirus avoit fait prêcher par un Edit public la Loi ſainte dans tous ſes Etats, pour autoriſer, s'ils pouvoient, par le temoignage même de VOTRE SAINTETE', l'erreur qu'un Docteur de leurs amis a oſe' avancer en leur faveur dans un livre ſcandaleux, dont il a éte' oblige' de deſavouer l'impreſſion en pleine Sorbonne, & qui contenoit entre autres choſes, que la Religion & la Loi du vrai Dieu avoient éte' repandues par toute la Perſe, contre l'autorite' expreſſe des livres ſaints qui y font voir au

tems même de Cirus l'idolatrie dominante, & pour juſtifier par ce faux exemple des Perſes une autre erreur encore plus groſſiere que les Jeſuites ſoutiennent de la veritable Religion conſervée deux ou trois mille ans dans toute la Chine avant la naiſſance de JESUS-CHRIST.

Declaratio data ſacræ facultati Theologiæ Pariſienſi, & in Comitium lecta die 1. Septemb. 1701. ejusque decreto typis mandata quo quidem ſimul & cautum eſt, ne quis deinceps, ſeu Doctor, ſeu Baccalaureus quidquam agat, dicat, aut ſcribat, quod Facultatis decretis adverſetur, alioquin ipſo facto à ſacro Ordine pellendus.

Ego infraſcriptus Petrus Coulau Doctor ſacræ Facultatis, ac Socius Sorbonicus declaro me moleſtè admodùm ferre ſententiam, quam de Propoſitionibus circa Sinarum Religionem in Facultatis Comitiis anno proximè elapſo habitis dixeram, publicè vulgatam eſſe. Quod a me non eſſe procuratum, neque ſcriptum illud me conſcio typis mandatum, certiorem ſacram Facultatem cupio. Ejus Decretis, & nominatim poſtremæ cenſuræ latæ in Propoſitiones mox memoratas de Religione Sinenſium die 18. Octobris 1700. & Statutis omnibus me obſequentem profiteor, neque unquam quidquam a me prodibit, quod ei ulla in re contradicat, ſaltem ex animo; ſed contra, reverentiam omnem atque obedientiam, ut par eſt, polliceor, ac præſtiturus ſum. Datum Pariſiis, die 29. Auguſti 1701.

COULAU, *Doctor, ac Socius Sorbonicus.*

Je continue, TRES-SAINT PERE, mes reflexions ſur le pretendu Certificat de l'Empereur. Il y a plus de ſoixante ans qu'on diſpute ſur

les cérémonies Chinoiſes. Il y en a plus de huit qu'elles ſont condannées par le Mandement des Vicaires Apoſtoliques François. Cependant aucun Eccleſiaſtique, aucun Religieux, pas même les Jeſuites, ne s'étoit encore aviſes de s'en raporter au jugement de l'Empereur, quoique cet expedient, s'il eût été bon, dût tomber dans l'eſprit de tout le monde. C'eſt à peu près comme ſi les Juifs qui n'euſſent pas été d'accord entre eux ſur les honneurs rendus à la ſtatue de Nabuchodonoſor, fuſſent allez demander à ce Prince ſi ces honneurs étoient politiques ou religieux. Ou comme ſi les Chrétiens étant en conteſtation ſur les viandes immolées aux idoles, euſſent tâché d'avoir un

Certificat de l'Empereur Tibere pour prouver qu'il n'y avoit aucun mal à en manger . Ou enfin comme ſi de faux freres, voulant excuſer les erreurs du paganiſme, avoient ſupplie' l'Empereur Julien, le plus grand ennemi qu'ait eu JESUS CHRIST, de donner cette declaration, Que par le nom de Jupiter on entendoit le Dieu ſouverain & Tout-puiſſant qui regnoit dans le Ciel & ſur la terre : declaration qu'il eût ſans doute accordée magnifiquement & avec joie, tant en ſon nom, que comme ſe faiſant fort de tous le Païens du monde, d'autant plus qu'il lui eût e'te' facile de la juſtifier par l'etimologie même du nom de Jupiter, qui eſt, *Juvans Pater*, Pere ſecourable; ou par une recherche

encore plus ſpirituelle & plus vrai-ſemblable, en diſant que *Jovis*, *Jovem*, *Jove*, n'etoit autre choſe que le *Jehova* des Hebreux, c'eſt à dire, le Dieu veritable. Quels Tribunaux, TRES-SAINT PERE, & quelle maniere de finir les controverſes de la Religion Chre'tienne!

Si la reponſe de l'Empereur eſt deciſive, comme le pretendent les Jeſuites, que n'avoient-ils la charitè de la preſenter dabord aux Evêques & à leurs Miſſionaires comme un denouement parfait des difficultez, & comme un moien ſûr de pacification, qui devoit faire d'autant plus de plaiſir à tout le monde, qu'il applaniſſoit les voies de la predication de l'Evangile, puiſqu'il n'y auroit plus deſormaisqu'à laiſ-

ſer les Payens à qui on propoſeroit de ſe convertir, en poſſeſſion de tous leurs anciens uſages.

Mais à examiner ce Certificat par le fond, il eſt encore plus inſoutenable qu'en le regardant dans ſes circonſtances. Le melange confus que l'on y voit de narrations, de fragmens de lettres, d'expoſitions de faits, de Requêtes, de reponſes, & les termes obſcurs & ambigus qui s'y trouvent, le rendent peu intelligible. Il ſemble qu'on en ait voulu faire un de ces anciens Oracles à qui l'on pouvoit donner tel ſens que l'on jugeroit à propos.

Les Jeſuites d'Europe avoient ècrit à ceux de la Chine pour les prier de leur envoier des eclairciſſemens ſur tous les points conteſtez à

Avertiſſ. Ital. Edit. de l'Empereur.

Il P. Lodovico le Comte ſcriſſe due anni ſono, à pPri della Compagnia Miſſionarii nella Cina... dimandādo à Padri la più certa, la più veridica, e la più giuridica ſpiegatione del fatto ſopra ciaſcun punto cōtroverſo.

Rome. On devoit s'attendre à un ample detail de tous les articles, ou du moins à des reponſes fortes & nettes ſur les queſtions les plus importantes. Point du tout. Les Jeſuites de Pekin font comme autrefois le P. Martini, quand il vint pour obtenir un nouveau Decret à Rome. Ils propoſent ce qu'il y a de plus foible, & laiſſent ce qu'il y a de plus fort.

Ils ne parlent ni de l'immolation des animaux, ni de l'oblation qu'on en fait, ni de la proceſſion ſolennelle pour enterrer leurs entrailles, ni des jeûnes qui doivent ſervir de preparation aux Sacrifices, ni des Temples où on les offre, ni des jours que l'on tire au ſort, ni du preſent qu'on ſe fait les uns aux autres des chairs

immolées. Que n'envoient-ils un temoignage precis ſur tout cela, qui fit connoître ce que l'on en doit penſer?

Je leur demanderois volontiers ce qu'ils pretendent prouver par celui qu'ils ont envoyé. Leur intention eſt-elle qu'il ſerve à juſtifier les cérémonies ſolennelles de Confucius. Je les attends là, & je ſuis ſeulement en peine de ſçavoir pourquoi ils ne s'en ſont pas expliquez en termes formels dans ce qu'ils ont exposé à l'Empereur. Mais j'entrevois le myſtere. Ils n'ont voulu ni paroître approuver les grandes cérémonies, de peur de deplaire à Rome, où elles ſont inſupportables, ni paroître auſſi les condanner, de peur de deplaire à la Chine, où elles ſont fort reſpectées. Ils ont

nage', pour ainſi dire, entre deux eaux, & ils ont demande' une reponſe qui pût ſervir quant à preſent à mettre à couvert les petites ce're'monies, & quelque jour à ſauver auſſi les plus grandes.

Car enfin ou le Certificat ne conclud rien en faveur des ce're'monies ordinaires, ou il juſtifie egalement les cére'monies des Equinoxes. Et les Jeſuites ne nieront pas, que s'ils avoient demande' expreſsément à l'Empereur, ſi dans les grandes ce're'monies on fait autre choſe qu'honorer Confucius & les Ancêtres par reconoiſſance & par affection, il n'eut rendu preciſement la même reponſe qu'il a faite.

Ils n'ont eu garde cependant de le prier, de declarer que ces ce're'monies ne

ſont nullement religieuſes, & ne ſont point partie de la Religion Chinoiſe. C'eût êtè les degrader, & choquer l'eſprit de ce Prince. Ils n'ont eu garde non plus de lui dire qu'ils ne reconnoiſſoient dans Confucius aucune ſainteté veritable, ni rien au deſſus de l'homme: c'eut êté mal faire leur cour. Ils n'ont eu garde en fin de demander un temoignage comme quoi ils n'avoient jamais permis dans toute l'etendue de ſon Empire, les ceremonies des Equinoxes, parce qu'ils les croioient mêlées de ſuperſtition, & que leur ſentiment êtoit qu'il falloit plutôt renoncer au Mandarinat, que d'y aſſiſter: ils auroient êté mal reçûs.

C'êtoit pourtant ſur cela qu'un bon Certificat auroit

pû leur être de quelque avantage.

Ils demandent, s'il n'eſt pas vrai que c'eſt ſeulement par reconnoiſſance qu'on honore Confucius à cauſe de la doctrine qu'il a enſeignée, & ſi ce n'eſt pas auſſi ſeulement, par gratitude & par affection qu'on honore les Ancêtres Morts?

Qui en doute, & qui ne ſçait que toute l'idolatrie non ſeulement de la Chine, mais de tout l'univers, c'eſt à dire, des Egyptiens, des Aſſiriens, des Babiloniens, des Perſes, des Grecs & des Romains a commencé par une reconnoiſſance exceſſive & par une affection dereglée? Un pere, dit l'Ecriture, pour ſoulager ſa douleur fait une image de ſon fils que la mort lui a ravi; tout mort qu'eſt

5 ap. Sa. c. 15.

cet enfant, le Pere aveugle continue encore de l'aimer, & bientôt après il l'adore.

Perſonne ne conteſte aux Jeſuites que toute l'idolatrie de la Chine ne ſoit fondée ſur la reconnoiſſance : mais on leur conteſte que cette reconnoiſſance ſoit une bonne raiſon pour montrer que ce n'eſt pas une idolatrie. Les Chinois honorent Confucius, parce qu'il leur a laiſſé ſa doctrine ; les Ancêtres, parce qu'ils ont reçû d'eux la vie ; le Ciel, parce qu'il verſe ſur eux ſes influences : la terre, parce qu'elle leur produit des grains & des fruits ; les fleuves, parce qu'ils portent leurs bâteaux ; les forets, parce qu'elles leur fourniſſent du bois pour les divers uſages de la vie ; les tigres, parce qu'ils mangent

les animaux dont la multitude incommoderoit le païs; les Dieux Penates, parce qu'ils gardent la maiſon.

Le Certificat ajoute, que dans le Culte de Confucius, & des morts les Chinois ne demandent rien : il falloit mettre encore, & n'eſperent rien, pour repreſenter fidelement la choſe comme elle ſe traite à Rome : on auroit evité par là l'equivoque, mais on n'étoit pas faché d'y tomber. Car on doit remarquer que les Chinois par delicateſſe & par generoſité croyent qu'il eſt de la bienſeance de paroître fort deſintereſſez, & de ne pas demander toûjours ouvertement & expreſſement, quoi qu'en ſecret ils deſirent & ils eſperent. Ils ſe perſuadent même que moins ils demandent de graces

Expoſit. P. Martini.

D. Epiſc. Cononen. in ſuis Scriptis.

à ceux qu'ils honorent, plus ils ont droit d'en attendre.

Ils ne laiſſent pas neanmoins de demander quelquefois, mais ſur tout dans les neceſſitez publiques. Les Rituels de l'Empire, qui ont êté lûs à *Rome*, fourniſſent des oraiſons & des prieres dont on doit accompagner les Sacrifices. Il y a ſix demandes principales que l'on peut faire aux eſprits, pluſieurs autres aux Ancêtres, & les Maitres des Ce're'monies dans ces oblations publiques promettent aux aſſiſtans de grandes proſperitez. *D. Epiſc. Beritenſ. in 1. ſcriptura pag. 4. Edit. Rom.*

L'Empereur cependant a pû repondre encore par un autre principe, qu'on ne leur demandoit rien, quoique lui même dans ſes maladies recourre avec empreſſement à toutes les divinitez de l'Em- *D. Epiſc. Cononen. in ſuis ſcriptis.*

pire, & qu'il envoye dans leurs Temples divers preſens pour ſe les rendre favorables, ou pour les remercier de l'avoir êté. Pour demêler cette contradiction, je ne craindrai point, TRES-SAINT PERE, de repreſenter ici à V.S. l'Empereur tel qu'il eſt en effet, & tel qu'il fait gloire d'être, je veux dire, Athée & idolâtre tout enſemble. Comme Athe'e il ne reconnoit aucun Etre Superieur, à qui il puiſſe demander du ſecours; & comme idolâtre, il en demande aux êtres même qui ſont incapables de lui en donner. La pluſpart des ſçavans de la Chine ſont dans la même diſpoſition; & il n'y a rien en cela qui doive beaucoup nous ſurprendre. Les Sages & les Philoſophes du Paganiſme qui

nous a été connu, ont penſé preciſement la même choſe. Ils ne croyoient rien, & ils craignoient tout. Ciceron traitte de chimere les Dieux des Romains, & quand ſa fille eſt morte il en fait une eſpece de divinité, & lui fait elever un Temple. Les libertins parmi nous ne veulent croire ni demon ni enfer, & ils ne laiſſent pas de craindre en ſecret l'un & l'autre. Telle eſt l'incomprehenſible miſere de l'homme depuis le peché. Son orgueil l'eleve au deſſus de tout. & ſes beſoins le rabaiſſent au deſſous de tout. Il ne croit point de Dieu, quand il ſe ſent fort: & il tremble devant un tronc d'arbre, quand il ſe ſent foible. Ainſi l'Empereur a pû dire comme Athée qu'on ne demandoit pas,

ſans qu'on puiſſe en rien conclure contre la ſuperſtition ni contre l'idolatrie. Et le Certificat que les Jeſuites produiſent, ne prouve par là en façon du monde, que chez les Chinois le culte de Confucius & des morts ne ſoit pas un culte de Religion.

C'eſt bien pis ſur ce qu'ils font dire à l'Empereur à l'egard du Ciel. Leur interêt, pour ſauver le malheureux tableau qu' ils ont mis ſur les autels avec cette inſcription: *Adorez le Ciel*; eſt de montrer à quelque prix que ce ſoit que par le Ciel ce Prince auſſi bien que tous les Lettrez, entend le vrai Dieu. Que font-ils? Ils lui demandent, s'il n'entend pas offrir au *Chan-ty* les Sacrifices qu' il offre au Ciel, ce qui eſt la même choſe que de de-

mander ; ſi par le mot de *Tien*, qui ſignifie le Ciel viſible, Sa Majeſtè n'entend pas *Chamty*, qui veut dire le Seigneur ſuprême, ou le Souverain *E*mpereur : & ils aſſurent que ce Prince a repondu qu'ouï. La grande merveille! Pouvoit-il repondre autrement? *L*eur a-on jamais nié que les Chinois donnent au Ciel les deux noms de *Tien* & de *Chamty*; l'un pour ſignifier le Ciel viſible, & l'autre pour ſignifier la Vertu du Ciel? Et la queſtion n'eſt-elle pas de ſçavoir; ſi par ces deux termes, de quelque maniere qu'on les prenne, ilsont jamais entendu le Dieu veritable que nous adorons?

Il eſt vrai que les *J*eſuites ajoutent, que dans leur Expoſé ils ont expliqué que l'Em-

pereur en offrant des Sacrifices au Ciel & à la terre, ne pretendoit pas les offrir au Ciel visible & materiel, mais au Seigneur & à l'Auteur du Ciel, de la terre & de toutes choſes, que les Chinois par reſpect n'oſent appeller directement par ſon nom, & qu'ils invoquent ordinairement ſous le nom de Ciel ſupreme, Ciel bienfaiſant, Ciel univerſel : & ces Peres diſent que l'Empereur leur a paſſé cette explication. Où en ſommes nous, TRES-SAINT PERE? Et ſi pour prêcher l'Evangile aux Gentils il faut uſer de toutes ces modifications, que deviendra la methode des Apôtres? Que deviẽdra la veritable Religion?

Le dirai-je, & V.S. me permettra t'elle cette triſte effuſion de cœur? N'eſt-ce

point par un juſte & terrible jugement, que ceux qui dans les choſes de moindre importance ont trop favoriſé les equivoques, ſont reduits en cette occaſion à porter l'ambiguité juſque dans la notion de Dieu même, & à n'oſer plus annoncer ce ſouverain Etre aux Rois des nations, que d'une maniere equivoque ? Eſt-ce que les divines Ecritures & la Theologie Chrêtiẽne, quils doivent avoir etudiées, ne leur fourniſſoient pas des idées de Dieu plus claires, plus ſpecifiques & plus inconteſtables, que celles qu'ils ont portées à l'Empereur de la Chine ? Ne ſavent ils pas que cet Empereur & ſes Lettrez admettent je ne ſçai quelle vertu ſecrette, reſidente dans le Ciel, & repandüe dans

toute la nature, mais inſeparable de la matiere, dont ils font le principe de toutes choſes & du Ciel même, & à qui ils attribuent ſans peine toutes les qualitez que ces Peres ont exprimeés dans leur Expoſé?

Que ne s'elevoient-ils audeſſus de ces foibles & de ces timides expreſſions? Que ne demandoient-ils à l'Empereur, ſi par les termes de *Tien* & de *Cham-ty* il entendoit une ſubſtance purement ſpirituelle, intelligente, eternelle, independante, infinie en tout genre de perfection, qui etoit avant tous les Etres, & qui n'a nul beſoin d'eux, qui a tout creé de rien, & le Ciel même comme le reſte, & qui peut quand il lui plaira d'un ſeul acte de ſa volonté replonger tout dans le neant?

Que ne lui diſoient-ils que c'eſt ce ſouverain Etre devant qui tous les Empereurs de la terre ne ſont que de la cendre & de la pouſſiere; qui les renverſe, quand il veut, de deſſus le trône, & qui transfere à d'autres, non par hazard, mais par deſſein & ſelon ſon bon plaiſir leur ſceptre & leur couronne.

Que n'imitoient-ils S. Paul dans l'Areopage, en ajoutant que c'eſt ce Dieu, incomprehenſible à l'eſprit humain, qui eſt le ſeul objet qu'il ſoit permis d'adorer; qui a etabli ſa Loi dans le monde; qui doit à la fin des ſiecles exercer un jugement rigoureux, pour rendre à chacun ſelon ſes œuvres, recompenſant pour jamais les bons, & puniſſant eternellement les mechants.

Si l'Empereur avoit repondu que c'étoit-la ce qu' il entendoit par les termes de *Tien* & de *Cham-ty* , alors les Jeſuites auroient apporte' quelque choſe de nouveau ; & la ſeule difficulte' qui nous fût reſtée, auroit éte' d'accorder la creance de ce Prince avec la conduite & avec les uſages e'tablis dans ſon Empire.

Dès que Darius a reconnu le Dieu de Daniel, il en publie au moins le nom & la gloire dans tous ſes Etats. Dès que Conſtantin a e'te' convaincu de la verite' du Dieu des Chrêtiens ; il renonce à la vanite' des idoles, & porte tous ſes ſujets à y renoncer à ſon exemple: au lieu que nous voions avec douleur regner encore aujourd'hui dans la Chine

la ſuperſtition & l'idolatrie, la divination & le ſortilege. C'eſt ce qui rend impenetrable le ſens de cette parole du Certificat: Ceci eſt la loi commune & generale de tout l'Empire, ou ſelon la traduction des Jeſuites, *de tout le monde*.

Iſta univerſo Orbi communis lex eſt.

Que veut-on dire? L'Empereur parle-t-il au nom de toute la terre? Parle-t-il au nom de tous ſes ſujets? Parle-t-il au nom de la ſecte des Lettrez? Parle-t-il ſeulement en ſon nom?

1. Il ne peut parler au nom de toute la terre: car outre qu'il n'y a nulle apparence qu'il ait connoiſſance de ce qui ſe paſſe en matiere de Religion dans les diverſes parties du monde, il en ſeroit bien mal inſtruit, s'il croioit que tous les peu-

ples adoraſſent le Ciel comme les Chinois ont coutume de l'adorer.

Il ne peut pas même entendre tous les Roiaumes qui environnent aujourd'hui la Chine, & qui en ont pris la Religion, comme ſont ceux du Japon, du Tonquin, de la Cochinchine ; car il eſt certain que ni ſous le nom de Ciel, ni ſous aucun autre nom, nul de ces Roiaumes ne reconnoit le vrai Dieu.

Pour le Japon, les Jeſuites ne rejetteront pas apparanment le temoignage qu'en rend S. François Xavier : *La doctrine du Japon*, dit ce grand Saint, *n'enſeigne rien du tout de la creation du monde, du Soleil, de la Lune, des etoiles, non plus que de celle du Ciel, de la terre, de la mer, & de toutes les au-*

Epiſt. lib. 4. Ep. 1. ad S. Ignatium.

Nihil omnio de Japonicæ diſciplinæ tradũt de mundi, ſolis, lunæ, ſtellarũ, cœli, terrarum, ma-

tres choſes de l'Univers ; car les Japonois ne croient point que tout cela ait un principe hors de ſoi-même. Ils s'étonnoient ſur tout quand je leur diſois que toutes les ames avoient un même Pere & un même Createur qui leur avoit donné l'être : & l'étonnement qu'ils en avoient tous étoit d'autant plus grand, qu'ils ſavoient certainement que leurs livres ni leur ſciences ne faiſoient aucune mention d'un Createur de toutes choſes. Ils ajoutoient que s'il y avoit un auteur univerſel de la nature, jamais les Chinois, de qui ils avoient pris leur Religion, ne l'auroient ignoré.

ris, cæterarumqu; rerũ molitione : hæc enim omnia aliunde originem habuiſſe non putant. Mirabantur autem ve maximè cum ai diebant animorũ unum eſſe communem effectorẽ, ac parentem àquo ſint prõo creati. Idadeò ptopterea obſtupeſcebant omnes, quod rerũ omniumCõditoris in eorum diſciplinis nullam omninò mentionẽ fieri conſtaret. Quod ſi eſſet unũ ipſi Re-

rerum omnium principium, profectò Sinas à quibus ligiones aſſumpſiſſent, non fuiſſe ignoraturos.

Temoignage admirable qui n'eſt pas ſeulement demonſtratif à l'egard du Japon, mais encore à l'egard de tout

l'Empire de la Chine, & qui doit couvrir de confuſion ceux qui oſent aujourd'hui dire la contraire.

P. de Th. dos ſuis ſon Catech. & Sa Relat. Pour le Tonquin & la Cochinchine, le Pere Alexandre de Rhodes Jeſuite temoigne que les peuples de ces deux Roiaumes ne reconnoiſſent par le Ciel que le ciel viſible, & que non plus que les Chinois ils n'ont jamais eu de connoiſſance du vrai Dieu.

Relat. du voiage du Tonquin 1520. Le Pere Julien Baldinotti auſſi Jeſuite, *e*'crivant à ſon General, rapporte que dans une occaſion où le Roi du Tonquin le preſſoit de prêter ſerment devant les Idoles, il proteſta hautement qu'il n'en feroit rien, parce que toutes les choſes qu'on adoroit dans le Tonquin, n'etoient que de faux Dieux.

Si V.S. ne refuſe pas, TRES-SAINT PERE, de comter mon témoignage pour quelque choſe, je puis certifier, après avoir paſsé quinze années dans la Cochinchine, que cette Nation n'entend par le mot de *Ciel*, que ce qu'ils voient ſur leur tête. C'eſt ce que je repondis il y a plus de douze ans à M. l'Evêque de Conon, lors qu'il me conſulta ſur ce qui regardoit la religion & les coutumes des Cochinchinois, & je lui rapportois en même tems ce qui venoit de ſe paſſer à l'egard d'un Chrétien conſiderable, qui aiant été accuſé devant le Magiſtrat pour ſa Religion, declara qu'il adoroit le *Chamty*, & ſur cela fut renvoié *Tuong. ded.* abſous par le Juge infidele, & regardé comme Apoſtat

par les Chrétiens.

2. L'Empereur ne peut pas parler au nom de tous ſes ſujets, puis qu'il eſt de notoriété publique que l'idolatrie inonde la Chine, & que rien ne ſeroit plus abſurde, que de pretendre que tous les Chinois auroient la connoiſſance du vrai Dieu, ni même qu'ils rendroient au Ciel, à Confucius, & aux Ayeux des honneurs exemts de ſuperſtition.

Les Chinois, dit le P. Alexandre de Rhodes, *ont vécu juſqu'à preſent dans les tenebres, & dans une profonde ignorance de ce qui eſt le plus important en la vie, qui eſt la connoiſſance du vrai Dieu.*

Relat. p. 53.

Et quoique le Pere le Comte ait donné dans la viſion & dans l'erreur d'attribuer aux anciens Chinois durant

plus de deux mille ans, non seulement la connoissance du vrai Dieu, mais aussi la veritable Religion, il reconnoit pourtant dans le second tome de ses Memoires, que *ces peuples anciennement si sages, si pleins de la connoissance, & si je l'ose dire, de l'esprit de Dieu, sont enfin pitoiablement tombez dans la superstition, dans la magie, dans le paganisme, & enfin dans l'atheisme, roulant ainsi par degrez de precipice en precipice, & devenus par là les ennemis de la raison qu'ils avoient si constamment suivie, & l'horreur même de la nature, à qui ils donnent à present de si grands eloges.* De sorte qu'à son arrivée à la Chine il eut bien raison, comme il le témoigne encore dans ses Memoires, de répondre aux

Pag. 183.

Tom. 1. pag. 306.

Mandarins qui lui demandoient ce qu'il y étoit venu faire : *Nous ſommes venus pour procurer aux Chinois la ſeule choſe qui manque à un ſi floriſſant Empire, à ſavoir, la connoiſſance du vrai Dieu.*

3. L'Empereur ne peut parler au nom de tous les Lettrez, puiſque les Jeſuites, auſſi-bien que tous les autres Miſſionaires, ont reconnu & écrit cent fois, qu'au moins depuis cinq cens ans toute la ſecte des Lettrez étoit malheureuſement tombée dans l'athéïſme.

Voici comme parle le Pere le Comte dans le 2. tome
Pag. 181. de ſes Memoires : *On ne voit dans les Ouvrages de la Secte des Lettrez qu'un athéïſme rafiné, & un eloignement de*
Pag. 182. *tout culte Religieux. Ils donnent à la nature preſque tou-*

tes les qualitez que nous reconnoiſſons en Dieu.

La Secte des ſcavans honore Dieu du bout des levres, parce qu'ils repetent continuellement qu'il faut adorer le Ciel, & lui obe'ir : mais leur cœur en eſt fort eloigne', donnant à cette parole un ſens impie qui detruit la divinite', & qui e'touffe tout ſentiment de Religion. Pag. 183.

Le Pere le Gobien parle de même, *Pekin* (qui eſt la Capitale de l'Empire, la demeure de l'Empereur, l'aſſemblage de tous les tribunaux, & la premiere Univerſite' de la Chine,) *Pekin n'eſt à proprement parler, que le Centre de l'erreur, l'azile de l'athe'iſme, & le rempart de l'Idolatrie.* *Edit de l'Empereur pag. 3.*

Le Pere de Rhodes dans ſa relation e'crit que *tous les Nobles adorent le Ciel materiel avec les aſtres.* P. 53.

Il en eſt ainſi des Peres Ricci, Longobard, Govea, Grelon, & autres dont il ſeroit trop long de rapporter les paſſages.

Obſervabantur animo Ricii dura certamina ineunda, nec jam cũ idolalatris tantùm, & Mahumetanis, promiſcuâque plebe, ſed ipſis cum Magiſtratibus, cum tota propè claſſe Litteratorum, è quibus ſupra centum millia gradibus ſuis inſignes erant, cum ipſo, inquam, flore, robore, ac firmamento Imperii hominibus Atheopoliticis. *Couplet. præf. Conſuc. p.* 61.

Longobard. Traitè entier.

Si los Chinas no ſon Atheos, que nacion ay, o houve que lo ſea?

P. Antoine Govea raportè par le Pere Antoine de ſainte Marie Paragraphe 10.

La ſecte des Lettrez n'eſt à proprement parler qu'un Athéiſme. *Grelon hiſt. de la Chine p.* 82.

4. Si l'on ſe borne à dire que l'Empereur a ſeulement parlé en ſon nom, que peut ſervir ſon temoignage contre le ſentiment univerſel de tout ſon Empire: & quelle utilité peut-on tirer du Certificat, quand il ne vaudra que pour un ſeul homme, qnoi que d'ailleurs cet homme ſoit revêtu parmi les ſiens de la plus haute dignité?

Mais je pretens qu'il ne peut pas même valoir pour

l'Empereur, qui ſeroit en cela contraire à lui même, & de qui nous avons des temoignages tout oppoſez à ce ſentiment qu'on voudroit lui attribuer: non des temoignages obtenus en ſecret, deſtituez de toute formalité, & renfermez dans un ſimple rapport de paroles vagues & incertaines; mais des temoignages par ecrit, revêtus de toute l'authenticité poſſible, enregiſtrez dans les ſouverains tribunaux, & rendus publics dans tout l'Empire.

J'en rapporterai deux à V. S. par où Elle connoîtra que l'Empereur de la Chine, ni pour lui ni pour ſes Sujets, n'a été rien moins juſ. qu'icy qu'un adorateur du vrai Dieu. Plaiſe à la bonté de JESUS-CHRIST qu'il puiſſe le devenir dans la ſuite.

Les Jeſuites dans la diſcuſſion qu'ils ont faite des livres Chinois, pour les arranger à leur maniere & pour les tourner à leurs fins, ſe ſont fort dechainez entre autres contre le livre des changemens ou mutations, & contre celui des Ce're'monies, comme étant des livres corrompus par les Athe'es, & qui ſont en effet remplis d'une doctrine deteſtable, ſoit en faveur de l'Athe'iſme, ſoit en faveur des ſortileges.

L'Empereur dans ces dernieres anne'es à fait faire une nouvelle edition de ces livres avec de nouveaux Commentaires pour les illuſtrer: & lui même a mis une preface de ſa façon à la tête de tout l'ouvrage, pour marquer l'eſtime ſinguliere qu'il

en fait, & pour en inſpirer la même eſtime à tous ſes ſujets.

Il dit principalement dans cette preface, en parlant du livre des changemens, qu'il a êté compoſé par quatre ſaints Chinois, qui en ont inventé les figures, & qui les ont arrangées dans un certain ordre, en y joignant leur explication, & que la doctrine qu'il contient eſt tres-etendue & tres accomplie. *D. Epiſc. Conouen. in ſuum ſcriptum*

Que quelques Lettrez ont lû exactement par ſon ordre les quatre Commentaires de ce livre, dont deux ont êté faits dans le tems qu'a regné la famille Roiale de *Hãn*, le troiſieme a êté compoſé par *Ching Chũ*, & le 4. par *Chũ Ky*, & que ces Lettrez en ont tiré tout ce qu'il y

avoit de plus excellent pour en faire dixhuit traitez, ſur leſquels ils conferoient avec lui-même, en repaſſant tous les jours en ſa preſence les inſtructions renferme'es dans les figures de *Kua* & dans les lignes *d'Yao*, & que par leurs profondes meditations ils ſont enfin parvenus à donner au public ce livre des changemens, ou plutôt le Commentaire de ce livre.

Que tous les êtres qui ſe forment dans le monde n'ont nul autre principe que la matiere ſubtile & groſſiere ; que lors qu'on examine avec attention les actiõs des hommes par rapport à ces deux ſortes de matiere, on connoit facilement la difference qui ſe trouve entre ce qui eſt regle' & ce qui eſt deregle', bon & mau-

vais ; & que la raiſon pour laquelle le bien & le mal ſe ſuccedent, ou pourquoi tantôt le gouvernement eſt tres bon, tantôt tres mechant, pourquoi les mœurs ſont quelque-fois innocentes & quelques-fois corrompües, pourquoi dans de certains tems les ſages ſont au deſſus de ceux qui ne le ſont pas, & dans d'autres les inſenſez prevalent par deſſus les ſages, on le peut connoître pour l'ordinaire dans les deux lignes & dans les divers changemens qui ſont marquez dans le livre des mutations.

Le ſecond temoignage de l'Empereur conſiſte dans la confirmation qu'il fait de l'Arrêt rendu par l'Aſſemblée generale de la huitieme anne'e de ſon Regne, en mil ſix cens ſoixante-neuf, où aſ-

Le P. Gobien Edit de l'Empereur p. 148.

ſiſterent les Princes du Conſeil d'Etat, les grands Officiers du Palais, les neuf principaux Officiers de l'Empire. Cet Arrêt finiſſoit par ces paroles remarquables : *Defenſe aux Miſſionnaires de repandre les livres de leur Loi & de diſtribuer des medailles & autres choſes ſemblables : pour leur Dieu, permis à eux ſeuls, de l'adorer.*

Il paroît evidemment par là que les principaux Chinois, & l'Empereur à leur téte, declarent que le Dieu des Miſſionaires n'eſt point ce qu'on adore dans l'Empire, & qu'il eſt même defendu à tous les Sujets de l'Empire de l'adorer.

Et afin qu'on ne diſe pas que l'Empereur ait change de ſentiment dans la ſuite, il confirma de nouveau l

même Arrêt en mille ſix cens quatre-vint douze, immediatement avant que d'accorder l'Edit de liberté en faveur de la Religion Chrêtienne. *Le P. Gabien ibidē pag. 153.*

Il ne faut pas même penſer qu'en donnant cet Edit de liberté il en ait reconnu davantage le Dieu des Chrêtiens : car entre les motifs qu'il allegue dans l'Edit même, qui l'ont porté à l'accorder, il n'y en a pas un ſeul qui inſinue que le Dieu des Chrêtiens eſt le vrai Dieu, pas un ſeul qui regarde la Religion Chrêtienne; & il y en a au contraire qui la combattent en autoriſant les Sectes qui ſont incompatibles avec elle.

Les Jeſuites ; ce ſont les termes de l'Edit, *ont preſentement l'Intendance de l'Aſtro-* *Le P. Gabien ibid. p. 183.*

nomie & du tribunal des Mathematiques. Ils ſe ſont appliquez avec beaucoup de ſoin à faire faire des machines de guerre, & à faire fondre des canons, dont on s'eſt ſervi dans les dernieres guerres civiles. Quand on les a envoiez à Nipchou avec nos Ambaſſadeurs pour y traiter de la paix avec les Moſcovites, ils ont trouvé moyen de faire reuſſir cette negociation: enfin ils ont rendu de grands ſervices à l'Empire. On n'a jamais accuſé les Europeans qui ſont dans les Provinces, d'avoir fait aucun mal, ni d'avoir commis aucun deſordre. La doctrine qu'ils enſeignent n'eſt point mauvaiſe, ni capable de ſeduire le peuple & de cauſer des troubles. L'on permet à tout le monde d'aller dans les Temples des Lamas, *des* Hochans, *des* Taoſſe; &

l'on defend d'aller dans les Egliſes des Europeans, qui ne font rien de contraire aux Lois: cela ne paroît pas raiſonnable. Nul terme qui releve la grandeur de Dieu, ni qui diſtingue les Chrétiens des Idolâtres: une ſouveraine indifference pour toutes les Religions qui ne paroiſſent pas contraires au bien de l'Etat.

Ce ſont là ce me ſemble des Certificats plus ſolides que celui que les Jeſuites ont apporté. Mais par une contradiction inſeparable de l'erreur, ils nous fourniſſent encore eux mêmes d'autres temoignages invincibles pour perſuader à toute la terre, que l'Empereur n'a jamais ni adoré ni reconnu le Dieu veritable.

Le jour qu'il prit poſſeſſion de l'Empire, dit le Pere Gre- Hiſt. de la Chine 59. & 60.

lon, *les quatre Regents du roïaume firent appeller le Pere Adam, pour prêter le ſerment de fidelité dans le temps que les Princes & les grands Mandarins le prêtoient. La Ceremonie ſe devoit faire devant une Idole qu'on avoit miſe dans le palais Royal.*

Portrait p.6. *Engagé qu'il eſt dans l'etat malheureux du Paganiſme*, c'eſt le Pere Bouvet qui en mil ſix cens quatre-vingt dix-huit parleainſi de l'Empereur aujourd'hui regnant.

Mem.t.2. p.198. Et voici comme le P. le Comte fait parler le même Prince, après avoir dit qu'il euvoya des Eunuques, pour marquer aux Jeſuites de Pekin qu'il êtoit étonné de les voir ſi entêtez de la Religion Chrétienne. *Eſt-il poſſible*, leur fit il dire, *que vous ſoiez toujours occupez d'un*

monde où vous n'êtes pas encore ; & que vous comptiez preſque pour rien celui où vous vivez preſentement ? Croyez moi, chaque choſe a ſon temps: uſez mieux de ce que le Ciel vous met entre les mains ; & remettez après la vie tous ces ſoins qui ne ſont bons que pour les morts. Pour moi, ajouta-t'il en raillant, je ne m'intereſſe guere en toutes ces affaires de l'autre monde, & je ne me mets pas en peine de decider tous les procez de ces eſprits inviſibles.

Le Pere Gobien l'introduit parlant d'une maniere encore plus payenne: *C'eſt bien à nous a nous mêler des interêts des Dieux. Ne ſont-ils pas aſſés puiſſans pour vuider leurs querelles ; s'ils en ont ? Ils ſe moquent bien de nos vains efforts, & des peines inutiles* *Hiſt. de l'Edit. pag 115.*

que nous nous donnons pour eux. Croyez-nous, vôtre Dieu & Foe' (Foe' eſt la plus groſſiere & la plus abominable Idole de la Chine, que cet Empereur met en parallelle avec le vrai Dieu) *votre Dieu & Foe' ne ſe mettent guere en peine de ce qui ſe paſſe ici bas : contens d'être là haut, & d'y jouir en paix et à leur aiſe de leur divinité, ils ne font nulle attention à nos affaires, qui ne les regardent pas.*

Tel eſt, TRES-SAINT PERE, le Prince que le même Auteur ne craint point de nommer dans le même livre, *le Chef des veritables adorateurs.*

Que deviendra donc cet Edit de l'Empereur, que l'on faiſoit ſonner ſi haut, & de quel uſage ſera-t'il en

Europe ; ſuppoſé qu'on veuille l'y recevoir & l'y reconnoître?.

Il y ſervira, TRES-SAINT PERE, à établir merveilleuſement tout le contraire de ce que les Jeſuites ſoutiennent. Ils croyoient apporter ce Certificat pour eux, &, la Providence plus ſage le leur faiſoit apporter pour nous.

Que d'immortelles actions de graces ſoient rendues au Dieu d'Iſraël, qui me preſente les armes de l'Egypte que la mer a jettées ſur le rivage.

Les Jeſuites ont demandé des eclairciſſemens ſur tous les points qu'on traittoit à Rome, dans le deſſein de détruire ce qui y avoit été avancé pour ſoutenir le Mandement des Evêques.

Il ne leur a pas été poſſible d'obtenir autre choſe que ce qui paroît dans leur prétendu Certificat.

Et ainſi tout ce qui n'eſt ni éclairci ni detruit par le Certificat, doit paſſer pour avoué, pour bien ordonné par les Evêques; pour ſuffiſamment éclairci par leurs Agents; & par une ſuite naturelle, pour conſtant, pour avéré; & ce qui fait, ſi on l'oſe dire, un degré au deſſus de la verité même, pour reconnu & pour accordé tacitement par les Jeſuites.

Ils ne viendront donc plus deſormais nous dire, ni le rebattre ſans ceſſe aux oreilles des Cardinaux, que ce qui a été expoſé par les Vicaires Apoſtoliques, n'eſt pas certain: que ceux qui diſputent ne s'entendent pas

eux-mêmes, & ne conviennent pas entre eux de la verité des faits.

Il demeure pour conſtant, que les édifices où l'on honore ſolennelement Confucius, ſont des Temples, & non pas des Sales.

Il demeure pour conſtant, que les animaux qu'on egorge ſont offerts en Sacrifice, & que cette cérémonie n'eſt pas un feſtin.

Il demeure pour conſtant, que l'endroit où l'on met les oblations, & au deſſus duquel ſont les ſtatues ou les tableaux, eſt un Autel & non pas une table.

Il demeure pour conſtant qu'on doit jeûner & garder la continence pour ſe preparer au Sacrifice.

Il demeure pour conſtant, que l'on tire au ſort les jours

propres pour ſacrifier, & qu'on eprouve les victimes avec le vin chaud. Le Certificat de l'Empereur n'oppoſe rien à la certitude ni à l'evidence de ces veritez.

Il demeure pour conſtant, que l'on reconnoît dans Confucius une excellence & une perfection au deſſus de la perfection humaine, une ſainteté parfaite, une ſublimité de vertu qui ſelon l'expreſſion des Chinois, le rend comparable au Ciel méme.

Il demeure pour conſtant, qu'on eſpere de lui le bon eſprit, la ſcience, les dignitez, & que les Miniſtres qui preſident aux Cérémonies ſolennelles, promettent hautement à tous ceux qui y aſſiſtent beaucoup de proſperité & beaucoup de biens. Il falloit apporter un temoignage cer-

tain qui dît le contraire.

Il demeure pour conſtant, que l'honneur que l'on rend aux morts eſt fort different de l'honneur qu'on rend aux vivants. Le Certificat n'a oſé parler autrement.

Il demeure pour conſtant, que les Rituels que l'on a citez à Rome ſont les Rituels autoriſez dans l'Empire, & que les textes qu'on en a tirez, s'y trouvent veritablement. Il eut êté tres-aiſe & même tres-agreable à l'Empereur de certifier le contraire.

Il demeure pour conſtant; enfin que toute cette pompe de cérémonies profanes, qui eſt ſi grande & ſi magnifique devant les hommes de la Chine, n'eſt ſelon l'eſprit de JESUS-CHRIST & de l'Evangile, qu'un enchaînement de ſuperſtitions, d'idolatries, d'abominations.

Et ce qui doit tirer les larmes des yeux de tous les gens-de-bien, il demeure pour conſtant, que les Jeſuites ont permis tout cela, comme il eſt certain qu'encore aujourd'huy ils ſont tous leurs efforts pour le ſoutenir. Il n'y a rien dans l'Atteſtation qui puiſſe les mettre à couvert de ce reproche.

Ils continuent cependant à remplir le monde du bruit de la victoire que leur donne le Certificat de l'Empereur de la Chine. Mais voici qu'au milieu de leur triõphe Dieu inſpire à V.S. de nommer un Viſiteur Apoſtolique pour toutes les Miſſions de l'Orient, avec la qualité de Legat *à-latere*. Triompheront-ils encore? C'eſt ici, TRES-SAINT PERE, que leur genie ſe decouvre tout entier.

Ils crient de nouveau ; Victoire. On envoye, disent-ils, un Legat pour faire de nouvelles informations à la Chine : le Pape a reconnu que l'affaire n'etoit pas en état d'être jugée, & nous avons eu raison de dire que les faits n'étoient pas suffisamment éclaircis, puis qu'on envoye de nouveau pour les éclaircir. Mais quoi, leur repliquai-je, vous parlez, du soir au matin, deux langages tout contraires. Vous dites que le Certificat de l'Empereur rend tout certain, & vous triomphez. Vous dites ensuite que l'envoy du Legat prouve que tout est incertain, & vous triomphez encore. Il faudroit opter. Si vôtre Certificat est bon, une nouvelle information par le Legat est inutile. Si l'on ju-

ge cette nouvelle information neceſſaire, vôtre Certificat ſe reduit à rien.

Mais on voit bien ce que c'eſt. Vous eſperiez hier que le Certificat tiendroit la Cour de *R*ome en ſuſpens. Vous eſperez aujourd'hui que la nouvelle information du Legat tirera les choſes en longueur. Voilà votre compte. Avoir obtenu du delai, c'eſt avoir gagné, parce qu'en effet vous n'avez point d'autre gain à attendre que de laiſſer les choſes dans l'état où elles ſont. Et vous ne prenez pas garde qu'un tel gain eſt pour vous & pour nous une triſte & cruelle perte.

Mais leur prudence, TRES-SAINT PERE, eſt fort differente de la ſageſſe que Dieu a donnée à V. S. Vos penſées

ne ſont pas les leurs, & vos voies ſont bien elevées au deſſus de celles qu'ils ſuivent. Vous gardez ſur le Certificat un profond ſilence à cauſe du nom qu'il porte ; & vous declarez cependant que ce n'eſt point pour informer de nouveau que vous envoyez dans la Chine, mais plutôt pour faire executer les Decrets qui ſeront faits, ſi la divine Providence permet qu'ils puiſſent être formez avant le départ du Legat : *Non ad informandum, ſed ad exſequendum*. Voilà, TRES-SAINT PERE, l'objet de tous mes vœux, & de tous les vœux des gens-de-bien. Les Jeſuites appellent avoir gagné, faire differer le jugement ; & nous appellons avoir gagné, obtenir un Decret qui ſoit la regle de leur condui-

te & de la nôtre.

Les mêmes vœux renferment le desir sincere ; que cette regle de conduite soit mise en des mains capables de la faire bien observer. Les Jesuites regarderont comme il leur plaira la Deputation du Legat. Pour moi, TRÉS-SAINT PERE, pour tous les Vicaires Apostoliques que j'ai l'honneur de connoître, gemissant, comme nous faisons depuis si long tems, sous le joug d'un credit plus fort que toute l'autorité qui nous a été donnée, nous verrons venir le Legat avec la même joie qu'autrefois S. Pierre vit venir l'Ange qui entra dans sa prison.

Nous esperons de trouver en lui un veritable Liberateur comme lui même trouvera certainement en nous des es-

prits ſimples & dociles. Il aime l'ordre hierarchique, l'innocence des mœurs, & la pureté de la doctrine : c'en eſt aſſez. Tous ceux qui par la grace de JESUS-CHRIST ont eu juſqu'ici la même diſpoſition, viendront avec plaiſir audevant de lui. Ils ne craignent point la lumiere : ils gagneront beaucoup à être connus, & il y a longtems qu'ils ont pris la liberté d'écrire aux Predeceſſeurs de VOTRE SAINTETÉ, que la plus grande faveur qu'on pût leur faire, ſeroit de leur envoier quelqu'un du poids & du merite de celui ſur qui VOTRE SAINTETÉ a jetté les yeux, qui vint dans leurs Egliſes; & qui ſe donnât la peine de voir de près ce qui s'y paſſe : Ils ſont encore aujourd'hui, TRES-SAINT

PERE, dans les mêmes ſentimens: & je puis dire pour eux comme pour moi, ſans craindre qu'ils me deſavouent ce que S. Bernard diſoit à l'occaſion de quelques Religieux, qui ſe plaignoient qu'un Evêque les eût viſitez : Qui me donnera cent Evêques, qui me donnera cent Legats, qui daignent me viſiter, & qui veuillent bien faire attention à ma conduite.

Nous le prierons, TRES-SAINT PERE ; de paſſer dans la Province de Fo*K*ien, & d'examiner par lui méme le traittement indigne que M. l'Evèque de Conon y a ſouffert à la fête de Pâques de l'année mille ſept cens, juſqu'à ſe voir prêt à être mis à mort, & de reconnoître les veritables auteurs d'un ſi grand excès,

Je prendrai la liberté de le ſuplier de venir, s'il lui eſt poſſible, juſque dans la Cochinchine, & d'entendre de la bouche de temoins encore vivants, par quels ordres j'ai deux fois été aſſiegé dans mon Egliſe, où Dieu m'a fait à peu près la même grace au milieu des pauvres Chreſtiens que j'inſtruiſois, qu'il fit autrefois à S. Paul au milieu de la Ville de Damas, lors que le Gouverneur de la Province entreprit de le faire arrêter priſonnier.

Bien d'autres ſujets ſemblables, TRES-SAINT PERE, que je ne rapporte point ici, puiſque dans l'excellent diſcours qui eſt devenu public, V. S. a ſi eloquemment inſinué qu'Elle ne les ignoroit pas, autoriſent aſſez la deputation d'un Viſiteur Apoſtolique dans les Indes.

Mais c'eſt mal connoître V.S. c'eſt faire tort à ſa ſageſſe, que de lui attribuer le deſſein d'une nouvelle information dans une affaire qui dure depuis tant d'années, ſur laquelle on a tant écrit, & dont l'indeciſion entraîneroit après ſoi des deſordres infinis. V.S. voit aſſez qu'il ne convient nullement d'envoier un nouveau Commiſſaire à la Chine, ſoit pour y chercher de plus grands éclairciſſemens, ſoit pour y diſcuter les conteſtations dans une aſſemblée de tous les Evêques & de tous les Vicaires Apoſtoliques de ce grand Empire, & que non ſeulement une information nouvelle eſt inutile, mais qu'un eclairciſſement plus ample eſt impoſſible.

En effet envoyer un Deputé du S. Siege pour prendre

connoiſſance des choſes ſur les lieux, & pour s'aſſurer de la verité de ce qui a été èxpoſé à Rome, ce ſeroit faire de nouveau ce qui a deja été fait par le miniſtere des Vicaires Apoſtoliques François, qui ont été les auteurs du Mandement, & que toute la terre ſçait qui ne ſont entrez dans cette affaire que par les ordres reïterez du S. Siege.

Les Jeſuites ont-ils quelques reproches legitimes à faire contre les premiers Commiſſaires, qu'ils ne puſſent faire avec autant d'apparence de raiſon contre tous ceux que l'on pourroit envoyer? Il s'agiſſoit de terminer des differents entre des Religieux de divers Ordres & de diverſes Nations, les Dominicains & les Franciſcains Eſpagnols

d'une part, & les Jeſuites Portugais de l'autre. Pour examiner le fond de leurs conteſtations, & pour juger qui des deux parties avoit expoſé exactement la verité au S Siege; pouvoit-on choiſir dans toute l'Europe des perſonnes qui y fuſſent plus propres que ceux ſur qui les Papes vos Predeceſſeurs jetterent les yeux? Ils étoient parfaitement neutres, n'étant ni Religieux, ni Eſpagnols, ni Portugais; ou s'il manquoit quelque choſe à cette entiere neutralité, & à l'indifference abſolue où l'on deſire que ſoient des Juges, c'eſt qu'ils étoient certainement plus amis des Jeſuites, que des autres Religieux, avec qui ils avoient moins de relation. Ils étoient d'un merite reconnu, d'une grande ca-

pacité, d'une doctrine saine, d'une probité à toute épreuve, & d'un desintéressement pour toutes les choses de la terre que rien jusqu'à présent n'a été capable ni d'affoiblir, ni d'obscurcir. Ils n'avoient nulle raison humaine de prendre parti entre ceux qui disputoient, ni de favoriser les uns au préjudice des autres: & s'ils eussent été foibles là dessus & susceptibles de tentation, on voit assez de quel côté ils auroient fait pancher la balance. Ils n'ont suivi, graces à Dieu, que l'amour de la verité après l'avoir longtems recherchée, & dès qu'ils se sont declarez pour elle, on n'a rien omis pour les decrier & pour les rendre suspects. On voudroit encore aujourd'hui les rendre entierement inutiles. N'en

ſera-t-on pas autant à quiconque ſuivra leur exemple?

Il me ſemble que pour detromper les eſprits les plus prevenus en faveur d'une nouvelle recherche, il ne faudroit que leur faire faire attention à ce qui ſe paſſe. Les Jeſuites ſont dans un mouvement & dans une activité ſans relâche à trouver pour ſe defendre quelque choſe de nouveau. Ils n'ont pû rien deterrer par toutes leurs perquiſitions: & laſſez de dire & de redire cent fois la même choſe, ils ont enfin imaginé de faire declarer par l'Empereur en des termes ambigus & contre l'evidence de tout l'Univers, que lui & tous ſes ſujets reconnoiſſent & adorent le vrai Dieu. Par une piece de ce caractere, on peut juger du

merite & de la ſolidité des autres qu'ils vous promettent d'année en année, & quels ſeroient les nouveaux éclairciſſemens qu'on pourroit trouver dans la Chine, puiſque ces Peres ſi intereſſez à en découvrir, & ſi ardents à en chercher, ne peuvent plus fournir que de vains phantômes.

Mais, pour venir à un détail plus ſenſible & plus convaincant, la nouvelle information ne pourroit tomber que ſur l'exterieur des cérémonies, ou ſur la ſignification des termes que l'on y emploie, ou ſur l'intention de ceux qui les font & qui y aſſiſtent.

C'eſt en vain que ſur ces trois chefs on voudroit chercher un plus grand éclairciſſement que celui qu'on a,

non ſeulement parce que celui qu'on a, ſuffit pour les condanner, mais auſſi parce que celui qu'on voudroit avoir au delà, eſt impoſſible.

1. J'entens, TRES-SAINT PERE, par l'exterieur & par le materiel des ceremonies ce qui en paroît au premier aſpect, & ce qui tombe ſous les yeux de tous ceux qui les voient. Qu'il y ait, par exemple, dans toutes les villes de la Chine des edifices deſtinez à honorer Confucius: Qu'il y ait dans ces edifices des tables faites & ornées comme des autels: Que l'on s'y aſſemble ſolennellement à de certains jours de l'année pour y offrir des animaux dont on fait l'épreuve avant que de les egorger: Qu'on accompagne cette offrande de la recita-

tion de certaines paroles qui reſſemblent à des oraiſons: Qu'on invite ou re'ellement ou par metaphore l'eſprit de Confucius à deſcendre, & que l'on faſſe tout le reſte de ce qui a e'te' decrit cent & cent fois : c'eſt dequoi tout le monde convient : c'eſt ſur quoi il y a mille temoins vivants qui depoſent uniformement : c'eſt enfin ce que les Jeſuites eux-mêmes n'ont jamais nie', & ce qu'au contraire ils avouent tout rondement dans leurs e'crits; en ſorte qu'on ne peut s'empêcher de trouver e'trange qu'ils ne ceſſent point d'entretenir dans les eſprits l'obſcurite' qu'ils y ont jette'e, & de dire toujours d'une maniere vague & indefinie que les faits ne ſont pas conſtants, ſans avertir de ce, qu'ils en-

tendent par là, & ſans dire que comme nous ils admettent ce qu'il y a de viſible & d'exterieur dans tous ces cultes, & qu'ils ſe retranchent ſeulement à la ſignification de quelques termes qu'ils tâchent d'expliquer dãs un autre ſens que nous.

Ce n'eſt donc point ſur l'exterieur & le viſible qu'il faut chercher de nouveaux éclairciſſemens, puiſque les perſonnes intereſſe'es en ſont d'accord, & ce n'eſt point non plus ſur cet article qu'il faut eſperer de faire de nouvelles decouvertes, puiſque ceux qui iront deſormais dans la Chine n'y verront jamais autre choſe que ce qu'on y a deja vû.

2. J'entens par la ſignification des termes qui regardent les ce're'monies, l'ide'e que

que les Chinois attachent à de certaines paroles dont on ſe ſert dans l'Empire pour exprimer ce que nous appellons *Ciel*, *Temple*, *Autel*, *Sacrifice*, *Oraiſon* ou *Priere*. Les Jeſuites ne deſavouent pas que tous ces termes ne ſignifient en effet dans la langue Chinoiſe les choſes que nous venons de marquer, puis qu'eux-mêmes les emploient ordinairement dans le même ſens, mais parce qu'ils ſe ſont bien apperçus, que s'ils admettoient cette ſignification dans les cultes dont il s'agit, un tel aveu emporteroit de ſoi la condannation des ſentimens qu'ils ſoutiennent, ils ont été contraints de ſubſtituer une interpretation plus commode, en expliquant ainſi les mêmes paroles: *Dieu*, *Sale*, *Table*, *Feſtin*, *Eloge*. Et

voilà dans le vrai ce qu'ils appellent, ne pas convenir des faits, ou les faits n'être pas constants.

Comment pouvoir demêler sur cela qui a tort ou qui a raison? On ne peut y parvenir que par deux voies; par l'etude des livres de la Chine, & par la converſation avec les Chinois. Ces deux voyes ont été miſes en uſage auſſi parfaitement qu'elles le pouvoient être.

Des hommes d'eſprit ont emploié la plus grande partie de leur vie à lire, à approfondir, à mediter les livres Chinois, à conferer & à diſputer avec le plus habiles gens de la Nation; & ce n'eſt point être temeraire que d'aſſurer, qu'il eſt moralement impoſſible de porter plus loin ces deux ma-

nieres de s'inſtruire. On ne peut pas douter que les Jeſuites n'ayent tiré des livres & de la converſation des Chinois tout ce qu'on en pouvoit tirer, pour s'autoriſer dans ce qu'ils avancent; puis qu'il ne leur eſt plus reſté de reſſource que dans des Certificats où l'on n'entend rien. Et leurs adverſaires ont declaré de leur coté il y a longtems, qu'ils n'avoient plus rien à dire. Ceci, TRESSAINT PERE, devient une eſpece de demonſtration.

On ne peut jamais eſperer que perſonne ait plus de zele ni plus d'habileté pour defendre les Jeſuites que les Jeſuites mêmes, ni que perſonne ait plus d'ardeur pour combattre & pour detruire le ſiſtême de ces Pe-

res, que ceux qui ſe ſont declarez contre eux par principe de conſcience & de Religion. Ainſi on doit preſumer que ſur cette affaire les uns & les autres ont apporte' à Rome toute la lumiere que la Chine pouvoit fournir.

3. J'entens par l'intention de ceux qui font les ce're'monies & qui y aſſiſtent, ce qu'ils ont en vue, ce qu'ils veulent donner à entendre, ce qu'ils deſirent obtenir, ou ſi les Jeſuites le ſouhaitent, ce qu'ont pretendu & ce qu'ont eu en vue les anciens Chinois, qui les ont inſtitue'es & obſerve'es. A qui pourroit on s'addreſſer pour en apprendre plus de nouvelles qu'on n'en ſçait? Les témoins morts ne peuvent rien dire de plus que ce qu'

ils en ont laiſſé dans leurs livres qu'on a lûs avec toute l'attention poſſible, & dont on a produit les textes : les temoins vivants ne repondront certainement que ce qu'ils ont dêja repondu. Les Jeſuites ne voudroient pas qu'on interrogeât le peuple de la Chine, parce qu'il parleroit contre eux : c'eſt dêja retrancher d'un ſeul article plus de cent millions d'hommes. *Dans cette foule d'Idolatres*, dit le P. le Comte, *qui inondent toute la Chine, & qui donnent chaque jour dans de nouvelles erreurs par l'ignorance, la bizarrerie & l'avarice des Bonzes, pluſieurs d'entr'eux s'imaginent que les morts viennent en perſonne aſſiſter à leurs ce'ré'monies. Car dequoi le peuple n'eſt-il pas capable en matiere de Reli-*

Lettre à Mr. le Duc du Maine p. 106

pag. 114. *gion?... Il ne faut pas confondre mal-à-propos les ſentimens des Docteurs avec les opinions ridicules du menu peuple, qui ne ſçait lui même ni ſa Religion, ni la Religion de l'Etat.*

Ces Peres voudroient donc qu'on ſe bornât à la ſeule Secte des Lettrez, qui eſt incomparablement moins nombreuſe que les autres Sectes de la Chine. Mais ſeroient-ils contents qu'on s'en rapportât à la parole de tous ces ſçavans? Nullement; car comme les Lettrez ſont en même tems, & Athe'es dans la ſpeculation, & idolâtres dans la pratique, quand ils repondent ſelon les principes de l'Athe'iſme, ils diſent qu'on ne demande rien à Confucius ni aux Morts; & quand ils repondent ſelon les prin-

cipes de l'Idolatrie, ils disent qu'on leur demande. On n'en ſçaura jamais davantage, n'étant pas poſſible que ces gens là parlent autrement.

Mais quel beſoin, TRES-SAINT PERE, d'entrer dans cette diſcuſſion ſur les intentions cachées de ceux qui agiſſent? L'Egliſe éclairée & conduite qu'elle eſt par le S. Eſprit, a t-elle jamais ſuivi une ſemblable methode? Vous le ſçavez, TRES-SAINT PERE, vous qui poſſedez ſi eminemment la ſcience des ſacrez Canons & la diſcipline eccleſiaſtique. Quand il s'eſt agi de combattre & d'exterminer l'idolatrie, a-t'on jamais fait une enquête ſur l'intention de ceux qui la pratiquoient? A-t'on conſulté le Peuple? A-t-on

interroge' les Sages & les Philoſophes ? S'eſt-on addreſſe' aux Grands & aux Empereurs, pour ſçavoit ſi en ſacrifiant aux Manes des Ancêtres, on avoit intention de demander ou de ne demander pas quelque choſe, ou ſeulement de temoigner aux Parens morts de la reconnoiſſance & de l'affection ? Quand il a êté queſtion de condanner une erreur, eſt-on alle' fouiller dans le cœur de ceux qui l'avoient enſeigne'e ? On la proſcrivoit en elle même & indepen-damment de l'intention de ſes Auteurs. Il n'y a peut-être point d'Hereſiarque qu' on n'eût pû renvoyer abſous, ſi l'on avoit voulu avoir égard aux intentions ſecretes qu'il auroit appor-

tées pour ſa defenſe.

Il en eſt de même des actions; quel que puiſſe être l'eſprit interieur qui les anime, dès que l'exterieur en eſt mauvais; on les reprouve, & l'on doit encore bien davantage les reprouver, s'il ſe trouve qu'au dehors elles portent le caractere de la bête, je veux dire, une teinture toute viſible de ſuperſtition & d'Idolatrie. C'eſt là ſans doute ce qui a fondé cette maxime, qui eſt devenue ſi celebre. Que l'Egliſe ne juge point de ce qui ſe paſſe au fond du cœur. Elle eſt en poſſeſſion de juger des intentions par les actions, & non pas des actions par les intentions.

Je ſuis perſuadé, TRES-SAINT PERE, que malgré tout ce que je viens de met-

tre en evidence ſous les yeux de V.S. touchant l'inutilité, & l'impoſſibilitè d'un plus grand éclairciſſement ſur l'affaire de la Chine, les Jeſuites ne laiſſeront pas de preſſer V.S. de ſuſpendre encore le jugement ou l'execution du jugement, & qu'ils La prieront cependant de donner ordre en ſecret au Legat, qu'Elle envoye pour d'autres fins, de faire de nouvelles informations, ſous pretexte qu'après tout ce n'eſt qu'un delai de deux ou trois ans. Car voilà comme ils en parlent à tout le monde: & ils ſe gardent bien de laiſſer voir, qu'ils auroient par là un moyen infaillible de ſe mettre au large encore pour quinze ou vingt anne'es, & de rendre peut-être l'affaire tout-à-fait interminable.

Les divers degrez de condescendance dont la sagesse de V. S. a jugé à propos d'user jusqu'ici à leur égard, sont plus que suffisãs pour les mettre dans leur tort. Ce dernier qu'ils souhaitent avec tant de passion couteroit trop cher.

Je suppose que le Visiteur qui iroit à la Chine pour une nouvelle information, trouvât toute la facilité qu'on peut souhaiter pour faire heureusement & tout de suite un si long voiage; qu'il jouît constamment d'une parfaite santé; qu'il ne survînt point d'obstacle à son entrée dans la Chine; qu'il y pust faire un sejour tranquile & exemt des troubles qui arrivent ou par des revolutions d'Etat, ou par des persecutions contre la Religion Chrêtienne. Par où commencera-t'il à s'in-

ſtruire? Il ne s'agit plus de ce que les yeux peuvent voir il s'agit de ce que penſent, de ce qu'entẽdent, & de ce qu'eſperent les Chinois dans le culte qu'ils rendent au Ciel, à Cõfucius & aux Morts. A qui s'addreſſerat-il pour en avoir l'intelligence? Les Jeſuites ne voudroient pas qu'il s'en rapportât aux Vicaires Apoſtoliques qui ont fait le Mandement, ni à aucun de ceux qui l'approuvent. Il conviendroit encore moins qu'il en crût les Jeſuites, ou ceux qu'ils auroient mis dans leurs interêts. Il faudroit neceſſairement qu'il allât droit aux Chinois. Mais comment traiter avec eux? Leur parlera-t-il par Interprete? Où le prendroit-il? Ce ne devroit être ni dans le nombre des Miſſionaires des deux partis, parce qu'ils

ſeroient ſuſpects reciproquement les uns aux autres, ni dans le nombre de leurs amis. Cependant hors ces gens là, il ne paroît pas qu'il y ait qui que ce ſoit à la Chine, qui ſoit en êtat de bien faire cette fonction. Et quand il ſe trouveroit quelqu'un de ce caractere, il ſeroit toujours vrai que le Depute' du S.Siege, ne jugeroit de rien par lui même. Ainſi pour rendre un temoignage au degre' de certitude que l'on cherche, il faudroit abſolument qu'il apprît la langue, & qu'il l'apprit même fort à fonds, afin de ſçavoir parfaitemẽt la valeur de chaque terme dont il s'agit.

Dès qu'il ſera une fois capable de bien entendre & d'être bien entendu, combien de perſonnes interrogera-t'il pour s'aſſurer de la ve-

rite ? Si l'on veut contenter les Jesuites, ni mille, ni dix mille ne suffiront pas. Ils voudroient que le Visiteur après avoir parcouru une Province, & l'avoir, pour ainsi dire, epuisée, passât de là dans une autre où il fit encore la même chose, & que successivement la lampe à la main il continuât de les voir toutes, pour s'assurer si ce qu'on pense dans la premiere qu'il auroit visitée, on le pense uniformement & universellement dans tout l'Empire.

Inform. ad Sacr. Congreg. p. 18.

Revenu d'une si longue course, ne lui resteroit-il plus rien à faire que de mettre en ordre tous les memoires qu'il auroit dressez, & toutes les pieces qu'il auroit pû recueillir ? Apparamment les Jesuites compteroient tout cela pour fort peu de chose,

s'il n'y joignoit pas le ſentiment de l'Empereur, qui, ſelon eux, *vaut lui ſeul une Univerſité tout entiere.*

Lettre à Mr. le Duc de Maine pag. 113.

J'avoue, TRES-SAINT PERE, que ſi les Jeſuites ſont auſſi puiſſants dans cette Cour-là qu'ils nous le donnent à entendre, il ne leur ſeroit pas difficile d'obtenir au Viſiteur une prompte audience. Mais s'il arrivoit que l'Empereur ne s'expliquât pas à leurgré, il ſeroit peut-être à craindre que l'audience de congè ne fût longtems à venir.

Quand il l'auroit obtenue, il ne faudroit pas qu'il ſongeât encore à repaſſer en Europe; il ne ſeroit pas à moitié de ſon ouvrage. Comme il eſt queſtion, ſelon les Jeſuites, de remonter juſqu'à la naiſſance de la Monarchie

Chinoiſe, pour y decouvrir le ſiſtême de la veritable Religion, l'innocence originelle des Cultes, & la primitive & veritable ſignification des termes, que, ſelon eux, on n'entend pas bien aujourd'hui, il ſeroit neceſſaire qu'après avoir emploie' beaucoup d'anne'es dans des courſes continuelles, il en employât encore davantage à ſe tenir renferme', & à lire à tête repoſe'e tous les livres où il pourroit puiſer, comme dans une ſource aſſure'e, la pure lumiere de l'antiquite'.

Dêja quel tems ne lui faudroit-il pas pour les ramaſſer : car ils ne ſont pas en petit nombre. *Les Chinois*, diſent les Jeſuites, *ont une infinite' de livres, y en ayant de tous les âges & de tous les*

Inſtruct. ad Sacr. Cong. p. 21.

ſiecles depuis deux mille ans. Il y a dans ces livres tant de diverſité, d'embarras, de confuſion, d'obſcurité, tant d'oppoſition dans les ſentimens, & tant de contradictions, ils ſont d'ailleurs ſi defigurez & ſi corrompus, qu'on court riſque de ſe tromper juſques dans la lecture des livres Claſſiques, qui ſont les plus autoriſez, ſi l'on n'y va lentement, & pour ainſi dire à pas comptez, pour decouvrir ce qui y eſt appuyé & digne de creance. Il n'y a rien où il ſoit plus aiſé de ſe meprendre. que quand il s'agit de demêler dans un ouvrage ce qui eſt de l'auteur d'avec ce qui a êté inſeré & ajouté de nouveau par un autre, de faire la difference de ce qui eſt appuyé ſur l'autorité publique d'avec ce qui n'eſt fondé que ſur des idées particulieres, de

ce qui eſt reçû univerſellement d'avec ce qui n'eſt en uſage que chez quelques-uns en particulier... Il y a en ſeuls Rituels dixhuit cent ſoixante & douze Volumes.

Ibidem pag. 43.

La vie des premiers Patriarches ſuffiroit à peine à une lecture ſi longue & ſi ennuieuſe, ſur tout lorſqu'il faudroit joindre à cette lecture l'attention neceſſaire pour une critique exacte, qui fît diſcerner les livres authentiques d'avec les apocryphes, & dans ces livres les textes veritables d'avec les textes ſuppoſez : en ſorte, ajoutent les Jeſuites, *qu'on imitât les abeilles, & qu'on fît choix de ce qu'il y a de bon & qui peut ſervir à notre deſſein, en rejettant tout le reſte.*

Ibidem p. 40.

Quel homme auroit le courage de devoter toutes ces

difficultez? Et ſi quelqu'un oſoit tenter l'entrepriſe, quel nombre d'anne'es ne lui faudroit-il pas pour l'achever?

Qu'il lui arrive de mourir au milieu de ſon travail, ce ſera à recommencer. Qu'il faſſe le moindre faux pas, qu'il manque à une formalite' qu'il revienne à Rome dans un tems où les ide'es qu'on a aujourd'hui ſi vives, ſoient à moitie' efface'es, & où les choſes aient change' de face; voilà toutes ſes peines perdues, & toutes les precautions du S. Siege rendues inutiles: ou l'affaire demeurera aſſoupie, ou les Jeſuites demanderont un Viſiteur tout de nouveau.

L'Egliſe encore une fois en a-t-elle jamais uſe' ainſi? Et lors qu'il a fallu abolir les ſuperſtitions & les Idolatries

du Paganiſme, verra-t'on dans toute l'antiquité qu'on ait penſé à faire une information par tout l'Empire Romain, ni qu'on ait feuilleté les livres des Payens, pour chercher à juſtifier tous leurs myſteres? Dans ces tems heureux il n'étoit point de Chrêtien qui ne contribuât de tout ſon pouvoir à aneantir juſqu'aux apparences des uſages ſuperſtitieux, dont la grace de l'Evangile l'avoit affranchi.

Une aſſemblée d'Evêques & de Vicaires Apoſtoliques de la Chine preſente d'abord quelque choſe de plus ſpecieux, mais elle ne renfermeroit guere moins d'inconveniens. Car ſans parler du peril qu'il y auroit pour la Religion à aſſembler tant d'étrangers dans un même lieu, ce qui ne ſe pourroit execu-

ter qu'en faiſant quelque éclat, & en donnant beaucoup d'ombrages à une nation tres ſoupçonneuſe; ſans parler auſſi de la difficulté de faire venir les Evèques du Tonquin & de la Cochinchine, qui ſont tres-intereſſez à ne pas laiſſer autoriſer des pratiques, dont Dieu leur a fait la grace de preſerver juſqu'à preſent leurs Egliſes, où par contagion elles ſe repandroient infailliblement dans la ſuite: ſans parler enfin des obſtacles que les Jeſuites pourroient former par leur credit à la convocation & à la liberté de cette aſſemblée, ni des longueurs infinies qu'il leur ſeroit facile d'apporter à ſa concluſion; s'ils ſentoient qu'elle ne leur dût pas être favorable, il eſt certain qu'on ne pourroit compoſer

cette aſſemblée que de perſonnes qui ont dêja pris parti en ſe declarant pour ou contre le Mandement, & qui en ſuite ne manqueroient pas de ſe recuſer les uns les autres. Pourroit-on eſperer que M.Maigrot parlât contre ſa propre Ordonnance, & qu'un Jeſuite ſe declarât contre la pratique de ſa Societe'?

Ce qui arriveroit donc, c'eſt que chacun demeurant dans ſon ſentiment, il ne ſe concluroit rien, & que l'affaire après bien du tems perdu, reviendroit à Rome à peu près au même êtat qu'elle eſt aujourd'hui.

Il faudroit qu'on jugeât pour lors. Qui peut donc empêcher qu'on ne juge dès aujourd'hui, puiſque tous les delais, tous les circuits, tous les tours & tous les retours

ramenent toujours les choſes à la même ſituation.

Il m'eſt evident, TRES-SAINT PERE, par toutes les raiſons que j'ai apporte'es juſqu'ici, que la verite' eſt uniquement du cote' des Vicaires Apoſtoliques; que la cauſe qu'ils defendent eſt en etat d'être juge'e, & que tout retardement porte un prejudice infini à ces Egliſes naiſſantes. Mais ſans vouloir jouïr de toute la plenitude du droit que cette premiere evidence nous donne, je conſens à me retrancher à un ſecond genre d'evidence, que les Jeſuites ne ſauroient nous diſputer, & qu'ils ne pourront jamais detruire.

L'Egliſe ne peut jamais tolerer des ce're'monies où demeure inſeparablement attache' un doute de ſuperſtition & d'idolatrie. Or il eſt evident

à tout l'Univers qu'aux ce're'monies Chinoiſes demeure inſeparablement attache' au moins un doute de ſuperſtition & d'idolatrie. L'Egliſe ne peut donc jamais tolerer ces ſortes de ce're'monies.

La premiere de ces propoſitions eſt appuye'e ſur le te'moignage de S. Paul, qui ordonne aux Chrêtiens de s'abſtenir de toute apparence de mal. Elle eſt conforme à l'oracle du S Eſprit, qui nous apprend que quiconque aime le peril y perira; & à la lumiere de la vraie ſageſſe, qui nous fait voir que c'eſt aimer ce peril que d'agir dans une occaſion où l'on ne peut s'empêcher de douter, ſi ce qu'on fait n'eſt pas une ſuperſtition, ou même une veritable idolatrie.

1 Theſſal. 5. v. 22.

Eccli. 3. v. 27.

Toute la difficulte', s'il y en

en avoit ici, ſeroit donc dans la ſeconde propoſition: Il eſt evident à tout l'Univers qu' aux ce're'mouies Chinoiſes demeure inſeparablement attache' au moins un doute de ſuperſtition & d'idolatrie. La demonſtration en eſt aiſe'e.

Il y a plus de ſoixante & dix ans que les Jeſuites ont commence' d'être attaquez par l'endroit du monde le plus ſenſible, ſoupçonnez d'une condeſcendance enorme, accuſez de favoriſer l'idolatrie & la ſuperſtition dans la Chine.

Que ne devoit point faire une Compagnie de ce caractere, pour ſe laver d'une accuſation ſi atroce? N'e'toit-elle pas engage'e par conſcience & par honneur à ne rien oublier pour mettre en evidence la purete' de ſa con-

duite, & l'innocence des ce-re'monies qu'elle protegeoit? Elle ne s'y eſt pas epargne'e, & il n'y a point d'efforts qu'elle n'ait faits, ni de mouvemens qu'elle ne ſe ſoit donnez pour y reuſſir. Y eſt-elle parvenue cependant, & après un ſi grand nombre d'années, de ſoins, d'inquietudes. de voiages, d'agitations; après tant d'Apologies, de Traitez, de Diſſertations, de Reponſes, d'Atteſtations, le doute au moins ne demeure-t-il pas encore tout entier? Et s'ils étoient perſuadez eux-mêmes que ce doute fût une fois leve', au lieu d'emploier tout leur eſprit & tout leur credit à obtenir de nouveaux delais, & à perſuader qu'il faut chercher de nouveaux éclairciſſemens, ne l'emploieroient-ils pas au contrai-

re à preſſer le jugement, qui à leurgré ne viendroit jamais aſſez tôt?

Mais ce qu'ils n'ont pû faire depuis tant de tems, peut-on raiſonnablement eſperer qu'ils le faſſent à l'avenir? Sur quoi ſeroit fondée cette eſperance, & où prendroient-ils de nouvelles forces pour affoiblir & pour detruire cette multitude de temoignages dont on les a comme accablez? Des *Religieux* de tous Ordres, ſçavans, zelez, Apoſtoliques; l'Ordre entier de S. Dominique, plein de ſi grands Theologiens; des Eccleſiaſtiques egalement pieux, deſintereſſez & habiles; des Docteurs de diverſes Facultez, & en particulier de la celebre & ſavante Maiſon de Sorbonne; des Prelats d'un merite diſtingué, gens au re-

ſte detachez & ſeparez les uns des autres, demeurant en differents lieux & vivant en differens tems, qu'on ne peut ſoupçonner ni d'avoir êté ſans conſcience, ni d'avoir agi ſans raiſon : tous ces hommes d'un ſi grand poids ne ſeront-ils pas capables de mettre ſeulement un grain dans la balance?

Et quand ils ſont venus, ou qu'ils ont envoié à Rome, n'y ont-ils apporté que leur nom, ont-ils voulu qu'on les en crût aveuglement ſur leur parole ? N'ont-ils pas produit des raiſons ſolides, & des pieces authentiques, tirées des Rituels de l'Empire & des autres livres anciens & modernes, les plus accreditez dans la Chine? N'ont-ils pas donné des Mandemens faits avec toutes les ſo-

lennitez requiſes, & à la face des Chrêtiens Chinois, ſans qu'aucun ait jamais repondu qu'on leur impoſoit, & que les cérémonies qu'on y condannoit, êtoient evidemment innocentes?

Cette nuée de temoins & cette foule de preuves ont-elles paru au S. Siege indignes de ſon attention, & les Jeſuites ſeront-ils les ſeuls dans le monde, chez qui elles ne puiſſent pas même former un doute?

Helas, TRES-SAINT PERE, s'il s'agiſſoit d'une choſe qui ne leur fut point contraire, en faudroit-il autant pour faire parmi eux une opinion qu'on pût ſuivre?

Il eſt donc evident, qu'au moins le doute ſubſiſte; qu'ils ne le detruiront jamais: & que comme tout ce qu'ils

pourroient encore imaginer & produire, non plus que ce qu'ils ont dêja produit & imaginé, n'ira pas juſqu'à aneantir l'autorité & les raiſons des Vicaires Apoſtoliques; le doute, encore une fois, de l'Idolatrie & de la ſuperſtition, ſubſiſtera eternellement malgré eux dans les cérémonies Chinoiſes, & rendra eternellement ces cérémonies condannables.

Permettez-moi donc, TRES-SAINT PERE, de me jetter aux pieds de V.S. & de La conjurer par tout ce qu'il y a de plus ſacré dans le Ciel & ſur la terre, de mettre en fin la derniere main à cette importante affaire, & de me renvoyer mourir en paix dans les Miſſions que le S.Siege a confiées à nos ſoins.

Toute la terre eſt dans l'attente de ce que V. S. va prononcer.

Tous les Heretiques ont les yeux ouverts ſur le parti que l'Egliſe Romaine prendra en cette occaſion, & ſouhaiteroient de tout leur cœur de trouver quelque ouverture à pouvoir lui reprocher qu'elle n'eſt pas auſſi ennemie qu'on le diſoit, de l'Idolatrie & de la ſuperſtition; ou que par des craintes & des conſiderations humaines, Elle donne dans des menagemens qui ne s'accordent pas aſſez avec l'idée que l'on a de ſon pouvoir. Dêja des premiers Evêques de France ont e'te' obligez de mettre la main à la plume pour repondre à ces vigilans adverſaires ſur les avantages qu'ils voudroient ti-

M. l'Eveque de Meaux 2. Inſtr. Paſt. p. 120.

rer du faux ſiſtéme de la Religion Chinoiſe.

Tous les Catholiques ſoupirent après une deciſion qui doit ôter le plus grand de tous les ſcandales.

Tous les Peuples de la Chine ſuſpendus entre le danger ou de demeurer toujours Idolâtres, comme ils le ſont, ou de ne ceſſer de l'être qu'en apparence & que de nom ; pouſſeroient des clameurs de toute leur force juſqu'au trône de V.S. & juſqu'à celui de Dieu même, ſi par une lumiere qu'ils n'ont pas, ils pouvoient appercevoir la miſere de leur état. Elle eſt d'autant plus grande, TRES-SAINT PERE, que bien loin d'être attirez au Chriſtianiſme par la bonne odeur que la charité mutuelle & la parfaite union en-

entre les nouveaux Chreſtiens, & encore plus entre les Miſſionaires qui les conduiſent, devroit repandre, ils en ſont éloignez par les ſchiſmes & les diſſentions qui eclatent de toutes parts.

Tous ceux d'entre les Néophites qui ont eu le malheur d'être mal formez & qui continuent à marcher dans une voie qu'ils croient droite, & qui aboutit à la mort, parlent dans leur ſilence & par la funeſte ſituation où ils ſe trouvent, bien plus haut qu'ils ne pourroient faire par tous leurs diſcours.

Les Ouvriers Evãgeliques, laſſez, rebutez, tentez de repaſſer en Europe pour y trouver du repos, commencent à deſeſperer de voir la fin de leurs maux.

La plus part des Vicaires Apoſtoliques qui devroient les ſoutenir, ont peine à ſe ſe ſoutenir eux-mêmes, & commencent à leur tour à chanceler ſous la peſanteur du fardeau qu'ils portent depuis trop long-tems.

Cependant le mal jette en ſecret chaque jour de plus profondes racines. Les Chinois s'accoutument de plus en plus à être tolerez dans leurs abus, & à unir enſemble JESUS-CHRIST & Belial. On autoriſe l'Empereur même à continuer, comme il a fait juſqu'ici, d'offrir au Ciel ſes Sacrifices.

Ces Miſſions ſi auguſtes, ſi venerables, ſi glorieuſes au S. Siege; ces Miſſions, le plus digne & le plus precieux ouvrage de l'Egliſe de JESUS-CHRIST, tombent peu-à-peu

dans le mepris. La charité des fidelles ſe refroidit à leur egard ; le zele des ſaints Eccleſiaſtiques qui s'y ſeroient conſacrez avec joye, s'éteint; tout ſe perd : & ce qui eſt au deſſus de tout, les ames des Idolâtres & des Chretiens mal convertis, courent riſque de demeurer pour toujours abandonnées à leur perte.

Si après tant de grands motifs il m'eſt permis d'ajouter ce qui me regarde, la dure neceſſité de penſer & d'écrire tout ce qui eſt dans cette Lettre, ſçachant qui je ſuis, & qui ſont ceux de qui je parle ; la confuſion dont mon viſage eſt couvert chaque fois que j'entens prononcer les mots de diviſion & de diſpute, par l'idée que j'ai des mauvaiſes impreſſions

que fait dans le monde le bruit de la deſunion entre les hommes Apoſtoliques, me ſouvenant qu'autre fois, auſſi peu inſtruit que le ſont aujourd' hui la pluſpart des gens-de-bien du ſujet de ces triſtes conteſtations, j'aurois blame' & condanne' comme eux tout ce qui ſe paſſe. La ſituation gênante, embaraſſante, humiliante, où ces funeſtes diſſenſions nous mettent, doit toucher V. S. d' une vive compaſſion. Car enfin, TRES-SAINT PERE, avant que d'avoir vû de près la profonde plaie des nouvelles Egliſes de l'Orient, où le S. Siege m'a envoye', j'ignorois abſolument l'angoiſſe que peut produire au fonds d'un cœur Chretien le combat qui s'y excite en-

tre la verité qu'on doit défendre, & la charité qu'on doit conſerver. J'ay eu le tems d'en faire depuis une douloureuſe experience, & chaque ligne de cette Lettre vient d'en retracer en moy de nouvelles impreſſions, & plus vives, & plus profondes.

Rendez-nous, TRES-SAINT PERE, la joye du ſalut. Rempliſſez l'attente de tout l'Univers. Confondez l'eſperance maligne des ennemis de l'Egliſe. Conſolez ceux qui en ſont les vrais enfans. Paroiſſez au milieu des Cardinaux qui vous environnent & qui ſont ſi bien intentionnez, armé du glaive que Dieu vous a mis en main en vous donnant la plus grande puiſſance qui ſoit ſous le Ciel. Domptez le monſtre

de l'Idolatrie, ou du moins, en attendant qu'il plaiſe à la Sageſſe Eternelle de le renfermer dans l'abîme d'où il eſt ſorti, jettez-le abſolument hors de la Cité des Saints, & défendez lui de mettre jamais le pied dans l'heritage du Seigneur. Ranimez tous les Miniſtres de l'Evangile, & encore plus les Evêques qui tiennent la place de V. S. dans ces nouvelles Egliſes. Coupez le mal juſqu'à la racine. Decidez d'une maniere ſi pleine, ſi abſolue, ſi éclatante, qu'il n'y ait plus de retour. Que par là le Nom & le Pontificat de V.S. devienne ſingulierement recommandable à tous les ſiecles à venir.

Et dans le peu de jours qui me reſtent avant que d'achever ma courſe, que ma

bouche ne s'ouvre plûſque pour chanter à Dieu des Cantiques d'actions de graces; pour annoncer la pureté de l'Evangile; pour publier aux extremitez de la terre les *juſtes* louanges qui ſeront dues à Votre Sainteté; & pour Lui proteſter *juſqu'au* dernier ſoupir de ma vie, qu'on ne peut être avec une veneration plus profonde, ni une reconnoiſſance plus parfaite que je le ſuis

TRES-SAINT PERE

DE VOTRE SAINTETE'

Le tres-humble, tres-obeiſſant & tres-devoüe' Fils & Servit.

MARIN LABBE' *élû Evêque de Tilopolis & Coadjuteur au Vicariat Apoſtolique de la Cochinchine.*

APPROBATION.

J'Ai lû avec grande attention cette *Lettre de M. Marin Labbé nommé Evêque de Tilopolis, &c. au Pape*: & comme je n'y ai rien trouvé qui ne ſoit conforme à notre ſainte foi, rien qui ſoit contraire aux bonnes mœurs, je la juge digne d'être donnée au public. A Anvers ce 28. Mars 1702.

ARNOULD EYBEN,
Cenſeur des Livres.